# L'ESPRIT NOUVEAU

***REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE DE L'ACTIVITÉ CONTEMPORAINE***

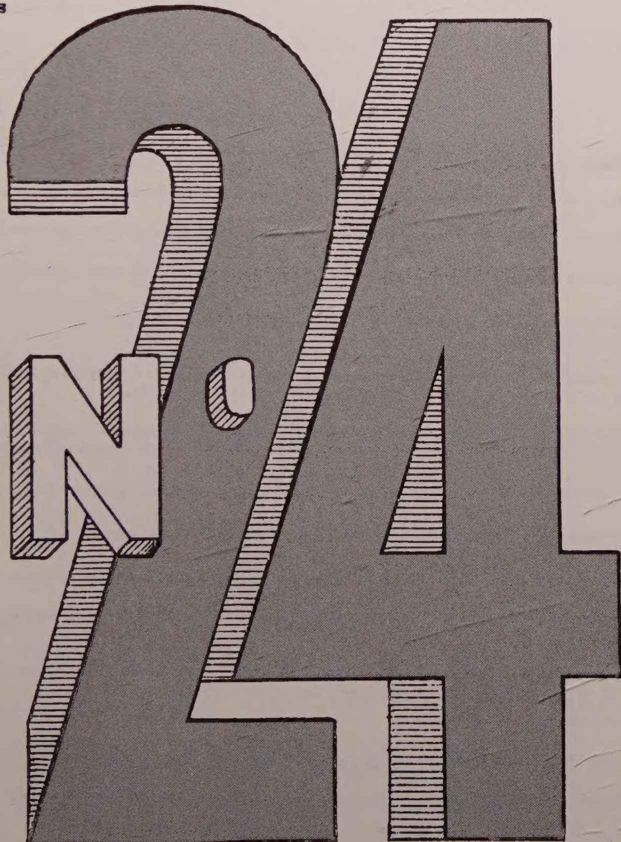
PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Directeurs:
OZENFANT
ET
CH.-E. JEANNERET

**ARTS LETTRES SCIENCES**

*LITTÉRATURE*
*ARCHITECTURE PEINTURE SCULPTURE MUSIQUE*
*SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES*
*ESTHÉTIQUE EXPÉRIMENTALE ESTHÉTIQUE DE L'INGÉNIEUR URBANISME*
*PHILOSOPHIE SOCIOLOGIQUE ÉCONOMIQUE SCIENCES MORALES ET POLITIQUES*
*VIE MODERNE THEATRE SPECTACLES LES SPORTS LES FAITS*

**Voir au verso les avantages et les primes réservés aux Abonnés.**




CE NUMÉRO
contient 88 pages,
39 illustrations
dont 25 hors-texte
et une reproduction
en couleurs d'un tableau
de Marcoussis

*SOMMAIRE*



**ABONNEMENTS**
**SERVICE DE VENTE**
*Librairie Jean BUDRY & Cie*
**3, Rue du Cherche-Midi, Paris VIe**

**PRIX DU NUMÉRO**
**FRANCE : 6 frs. 00**
**ÉTRANGER : 7 frs. 00**

**ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU**
**SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 150.000 FRANCS**
**3, RUE DU CHERCHE-MIDI**
**PARIS (VIe)**

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 150.000 FRANCS

*Siège social : 3, Rue du Cherche-Midi, Paris*

# L'ESPRIT NOUVEAU

Directeurs : OZENFANT & CH.-E. JEANNERET

ADMINISTRATION : 3, RUE DU CHERCHE-MIDI, PARIS (VI$^e$) TÉLÉPHONE : FLEURUS 30-53

**ADRESSES :**

**DIRECTION ET RÉDACTION** " SOCIÉTÉ DE L'ESPRIT NOUVEAU "
**3, Rue du Cherche-Midi, Paris.**

**VENTE ET ABONNEMENTS :** LIBRAIRIE JEAN BUDRY & C$^{ie}$,
**3, Rue du Cherche-Midi, Paris.**

ABONNEMENT D'UN AN
FRANCE : 70 FRANCS
ÉTRANGER : 80 FRANCS

**PRIMES RÉSERVÉES AUX SEULS ABONNÉS :**

**Gravures tirées sur papier de luxe, numéros spéciaux, suppléments, quel qu'en soit le prix marqué.**

**La Direction reçoit tous les après-midi, sauf le samedi, de 17 à 18 h. à la Revue, 3, Rue du Cherche-Midi.**

*

**Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés impersonnellement à la Direction, en double exemplaires.**

*



*

**Les manuscrits ne sont pas retournés, les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.**

*

**L'acceptation d'un manuscrit par le Comité de lecture ne constitue pas engagement d'insérer.**

*

**Les conditions actuelles de la librairie ne nous permettent aucun service gratuit.**

*

**Tout changement d'adresse doit être accompagné de deux francs pour la confection des nouvelles bandes.**

# PLEYELA

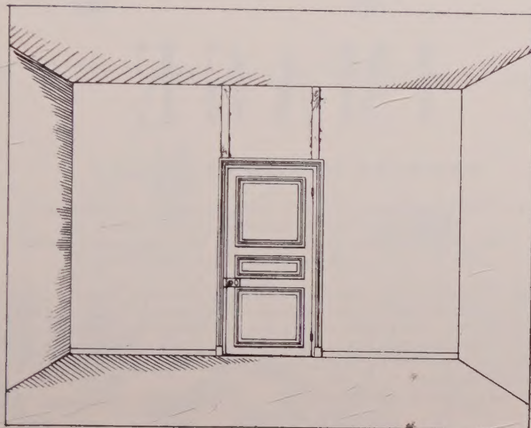


*« Enregistrée mécaniquement, la pensée du compositeur sera fixée à jamais, sans intervention étrangère, tel le peintre peint son tableau. Délivrant désormais de l'obsession de l'exécution manuelle, le mécanisme du Pleyela apporte à l'exécution de toutes les formules pianistiques existantes, la possibilité du jeu simultané de vingt ou trente doigts agiles, sûrs, se déplaçant dans des vitesses vertigineuses, avec un maximum de sonorité. On composera pour le Pleyela. Jusqu'ici il fallait un point de départ : on enregistra donc des œuvres instrumentales ou l'on transcrivit l'orchestre. C'est ce qui nous vaut les très complets fragments du " Sacre " sur le Pleyela. Posséder le " Sacre " chez soi, pour soi et le faire sonner en appuyant simplement sur un déclic, et même si l'on veut y mettre un peu de soi. Posséder sa bibliothèque d'œuvres musicales, comme l'amateur d'art sa collection de photos !*

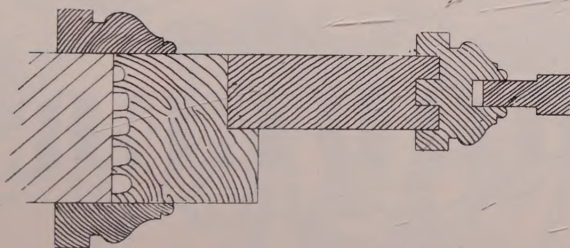
**A.-J**

# RONEO

FISSURES



BOIS



ENCOMBREMENT

Les portes de communication employées jusqu'ici dans la construction des maisons sont montées sur des huisseries fixées au plafond. Ces huisseries de *bois* provoquent dans le mur s'étendant du haut de la porte au plafond, quatre fissures *inévitables* du plus déplorable effet. Autour de la porte, un faux chambranle les dissimule, mais crée, par contre, un cadre important qui constitue une espèce de décor architectural. La porte devient une façon de monument encombrant le mur et lui enlevant totalement son unité. De plus la porte de bois usitée jusqu'ici, se dessèche, se fend, fait éclater la peinture.

Une porte n'est qu'un passage d'homme. Monumentale, elle encombre souvent malencontreusement le mur.

---

RONEO *a créé une nouvelle porte*

27, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS

**LA CYCLO-MOTO**

# Peugeot

SOLUTIONNE DÉFINITIVEMENT LE PROBLÈME DE LA BICYCLETTE A MOTEUR




*Plus de côtes ! Plus de fatigue !*

MODÈLES ÉTABLIS POUR HOMME ET DAME



*Notice franco sur demande*

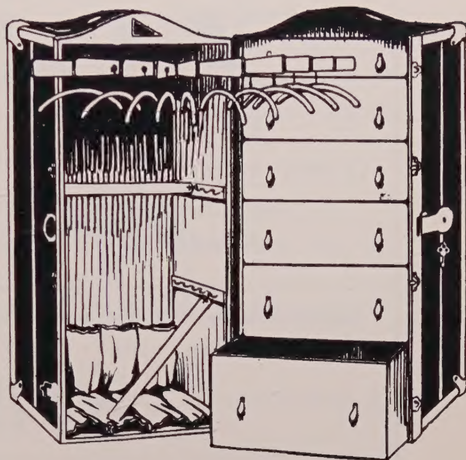
Magasin de vente et d'exposition : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

*Ouvert le samedi après-midi*

**R. C. SEINE 78.412**

*Seuls nous sommes désarmés ; nos membres ne suffisent pas à exécuter les besognes compliquées de l'existence. Le progrès nous dote chaque jour d'objets qui sont notre outillage, objets semblables à des prolongements de nos membres.*

L. C.



*Innovation* est véritablement un pourvoyeur d' « objets-membres-humains ». En s'attachant à rechercher la perfection, *Innovation* a établi des standards. La malle qui fut pendant des siècles une vulgaire caisse, est devenue par nos soins, un outil précis et pratique, aussi exactement proportionné à nos membres qu'à nos besoins Cette malle est un exemple de la loi d'économie qui dirige notre travail.

INNOVATION

TRADEMARK

104, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

PARIS

# LES REVUES

| | | |
|---|---|---|
| LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE<br>Dir Jacques Rivière<br>3, *Rue de Grenelle* PARIS | LA VIE DES LETTRES<br>Dirs N. Beauduin et W. Speth<br>20, *Rue de Chartres* NEUILLY | LA VIE<br>Dirs Marius-Ary Leblond<br>10, *Rue du Cardlnal Lemoine,*<br>PARIS |
| LA REVUE UNIVERSELLE<br>Dir Jacques Bainville<br>157, *Boul. Saint-Germain* PARIS | PHILOSOPHIES<br>Rédaction 50, *rue de Douai* PARIS<br>Administration 13, *Paul-Cabet* DIJON | REVUE DE L'AMÉRIQUE LATINE<br>Dir Ernest Martinenche<br>Réd. en chef Ch. Lesca<br>V. Garcia Calderon<br>*Chez Exprinter, 2, Rue Scribe,*<br>PARIS |
| ARTS ET DÉCORATION<br>2, *Rue de l'Echelle* PARIS | HET OVERZICHT<br>105, *Chaussée de Turnhout*<br>ANVERS | DAS KUNSTBLATT<br>Dir Paul Westheim<br>*Potsdam-Wildparck* BERLIN |
| DER QUERSCHNITT<br>Dir A. Dreyfus<br>15, *Schillerstrasse* FRANCFORT-S-M. | LA REVUE DES PAMPHLÉTAIRES<br>Dir John Brown<br>*en Octobre* | MA<br>26, *Amalienstrasse* VIENNE |
| VERAIKON<br>73, *Stefanikova trida cis* 8 PRAGUE | VIENT DE PARAITRE<br>Dirs René Gas et Émile Borel<br>21, *Rue Hautefeuille* PARIS | SELECTION<br>Chronique de la vie artistique et littéraire<br>166, *Av. Ch. de Preter* ANVERS |
| DISK<br>Dirs { KREJEAR, SIEFFERT, K. TEIGE<br>*Černá* 12. a PRAGUE | ZWROTNICA<br>Dir Thadée Peiper<br>*Jagiellonska,* 5 CRACOVIE | STAVBA (L'EDIFICE)<br>Revue d'art et d'architecture<br>Dir délégué Ch. Teige<br>3, *Kolkovna* PRAGUE Ie |
| LES 7 JOURS<br>Dir Taïroff<br>*Kamerny theatre* MOSCOU | DE STŸL<br>Dr Theo Van Doesburg<br>*Avenue Schneider,* 64 CLAMART | GANDIREA<br>Fond. Prince Charles<br>BUCAREST |
| BOTTEGA DI POESIA<br>*Via del monte Napoleone,* 14<br>MILAN | LE DISQUE VERT<br>Dir Frantz Hellens<br>1385, *Chaussée de Waterloo*<br>UCCLE BRUXELLES | EUROPE<br>7, *Place Saint-Sulpice,* PARIS |

# LIVRES NOUVEAUX

PAR

PAUL DERMÉE, CÉLINE ARNAULD ET OZENFANT

## LETTRES

**ÉTUDES**, par JACQUES RIVIÈRE *(N. R. F.)*.

Études sur Baudelaire, Claudel, Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin.

*En relisant, après douze ans, ces études, j'avoue n'y avoir pas trouvé grand plaisir*, c'est l'auteur qui parle.

De fait, sauf ce Gauguin qui a cessé de nous intéresser, on voit que les amours juvéniles de M. Rivière n'étaient pas mal placées.

Voici un passage du « Baudelaire » (écrit en 1910) :

*Poésie Gouvernée,*

TU FAIS L'EFFET D'UN BEAU VAISSEAU QUI PREND LE LARGE. (BAUDELAIRE)

« *Et toujours elle semble sous la barre décrire une courbe appuyée. Elle est docile et pleine. Elle vogue obéissante, avec sa fantaisie ployée. On n'y trouve jamais de ces vers qui s'empressent dans une interminable voie droite, qui s'ajoutent les uns aux autres, qui se multiplient spontanément. Mais chaque pièce est le détour pur d'un courant, la fidélité de l'eau entre les rives tournantes.*

*Cette poésie conduite entraîne dans son nombre tous les mots. Les plus rares y sont pris avec les plus familiers, les plus humbles avec les plus hardis. Mais, plongés dans le sûr et délicat mouvement de l'ensemble, aucun ne surprend. Etrange train de paroles ! Tantôt comme une fatigue de la voix, comme une modestie soudaine qui prend le cœur, comme une démarche pliante, un mot plein de faiblesse :*

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

*Ou bien* :

Cybèle, qui les aime, augmente ses verdures

*Subtile restriction qui vient diminuer la densité du vers. Choix de la petitesse. Compromis avec le silence.*

*Tantôt au contraire les mots les plus forts se débattent emportés, étouffés. Ils roulent, sans cri. Ils ont été arrachés aux rives et se perdent dans la puissance muette et contenue du cours poétique* :

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur de ciel immense et rond ;

Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Une telle poésie ne peut pas être d'inspiration. Elle a des élans sans doute, mais qui ne sont que la délivrance de la faculté poétique en travail. Baudelaire lui-même se décrit en train d'errer et* :

Heurtant parfois des vers depuis longtemps revés.

***

Voilà de la belle et saine critique sur Ingres, il faut être juste, encore méconnu :

« *D'abord il semble froid. Tout dans ces toiles est si parfaitement défini. Ingres ne nous demande jamais de le deviner, de reprendre sa tâche, de la compléter avec notre regard ; il a tout achevé avant nous ; il ne confie rien à notre invention ; il nous laisse passifs. On dirait qu'il nous dédaigne un peu, que, parlant à des gens qui ne sont pas de son métier, il leur refuse le droit de collaborer, même pour une part infime, à son œuvre. Il y ajoute lui-même avec soin je ne sais quel verni qui en interdit l'interprétation.*

Est-ce ici assez l'art impératif que nous défendons ici ?

*Aussi sommes-nous d'abord devant ses tableaux pleins d'un contentement glacé. Voici qui est juste et louable, mais à la façon d'une belle sentence rendue par un juge incorruptible. Cette couleur, jamais on ne la trouve défaillante. Elle est nette, elle est découpée avec exactitude par ses limites ; à chaque objet elle est départie avec propriété. Les reflets eux-mêmes et les transparences sont scrupuleusement établis. Aucune vibration ; et non plus cette terne et dense profondeur qu'inventa plus tard Cézanne. La peinture du Bain Turc est admirable ; mais on ne la voit pas tant elle est terminée ; et la hardiesse de ces nus, l'un tout vert, l'autre tout orangé, se dissimule sous la perfection du détail. Même quand la couleur force l'attention, c'est par une sorte d'acidité immobile. Les tons tiennent la toile ; ils occupent, inflexibles, sa surface ; ils ne faiblissent nulle part, nulle part ne s'évanouissent ; ils restent.*

*Cependant nous ne tardons pas à sentir que quelque chose en nous de plus profond s'est en silence à ces chefs-d'œuvre intéressé ; le corps, la vie sensible ; un enchantement tout bas nous entraîne, une secrète et forte volupté. Un appel vraiment nous est adressé, nous ne sommes plus exclus, répudiés, mais au contraire demandés, emmenés, séduits.*

*Car Ingres par son dessin est le plus sensuel des peintres. Sous cette couleur tranquille il faut voir enfin les lignes délicieuses qui se dévident. On les suit avec tout son être, on les goûte jusqu'au fond de soi avec une aspiration suave. Elles ravissent jusqu'à faire perdre la pensée.*

Voici de quoi satisfaire les puristes ainsi que ce que dit M. Rivière de Cézanne, au moment que Cézanne commence seulement à être reconnu par les peintres :

*Cezanne n'invite pas le regard ; il ne fait pas signe ; il ne s'adresse pas ; il peint en solitude et ne se soucie pas qu'on s'intéresse aux images qu'il fabrique dans la peine et dans l'adoration. Il n'a affaire qu'aux choses et n'a d'autre inquiétude que de les dire comme il faut. D'elles son amour est si violent qu'il tremble de respect ; il est frappé de vénération devant elles et c'est tenu par une modeste brûlante qu'il travaille à les représenter. De là cette sévérité si émouvante : sévérité que répand sur tout ce qu'il touche l'amour. Ces toiles ont une ampleur serrée. On sent qu'elles ont été peintes dans une bondissante immobilité et d'une âme que l'excès de son transport rendait timide.*

*Dans un paysage de Cézanne on remarque d'abord la verticalité ; le tableau pèse vers le bas ; chaque chose est descendue à sa place ; elle y a été déposée avec soin ; elle occupe son alvéole ; elle embrasse de toute sa force sa situation. Cézanne avait l'amour de la localité, il comprenait avec quelle ferveur les objets adhèrent à l'endroit qui leur est donné et il éprouvait à transcrire sur la toile la place respective de chacun, une volupté dont on lit encore la trace dans cet appuiement imperceptiblement prématuré de la touche qui, avant de saisir le point de son assiette définitive, se donne la joie de tâtonner un peu. Etablissement souverain et application de la chose à son lieu, comme sur la table, pèsent les bras du paysan qui joue aux cartes. On comprend que la composition ne soit jamais arbitraire. En effet, elle n'est pas inventée, mais elle est obtenue par la fidèle distribution des parties : les touches ont été placées respectueusement l'une à côté de l'autre : et voici qu'à la dernière tressaille le visage du tableau, suscité à force de minutieuse déférence pour chaque détail ; la vie se retrouve, l'organisation est présente sans avoir été cherchée, les traits se rejoignent et animent de leurs affinités l'exactitude isolée des éléments.*

*Non moins que leur situation, de ces toiles m'émeut le durée. La même pesanteur maintient les choses dans le temps qui les maintenaient dans l'espace : elles subsistent, elles sont attachées à leur propre permanence. La couleur en effet n'est pas celle que la lumière parsème, répand comme une eau sur les choses ; elle est immobile, elle vient du fond de l'objet, de son essence ; elle n'est pas son enveloppe, mais l'expression de sa constitution intime ; c'est pourquoi elle a la dense sécheresse de la flamme et garde dans l'apparence cette intériorité de ce qui se nourrit de soi-même : le terne flamboiement des tons, il semble que Cézanne l'ait obtenu en enlevant aux surfaces cette fluidité brillante où jouent les variations et les glissements de l'atmosphère ; il a gratté pour découvrir sous les instants, la durée. Sans doute il sait saisir les accidents les plus subtils, la limpidité sèche de l'air sur les rochers, la circulation inquiète des nuages. Mais toujours il les subordonne à l'essentiel ; il y a quelque chose sur quoi passe le passager et que traverse l'éphémère. Aussi surprend-on tous ses paysages en train de durer. Ils sont tous penchés au long de leur journée ; ils n'attendent rien ; ils se sont si bien pénétrés de l'uniforme mouvement du temps qu'ils se laissent porter par lui ; ils sont confiés à la dérive des heures et dans la nuit, ils maintiendront leur obscure présence.*

*Les figures comme les paysages donnent cette impression de persister. Dans les admirables nus de femmes, la lourdeur de l'après-midi suspend les gestes en grappes aux branchages. Dans les portraits ce n'est pas quelque surprise d'attitude qu'inscrit Cézanne, mais l'ardente grandeur du repos. La couleur des vêtements brûle à force d'être splendide ; mais toujours au moment d'éblouir, de scintiller en ruisselant, elle s'arrête et débouche dans la matité. Le ton a été établi par superpositions successives, avec lenteur et calcul, il ne lui reste plus à revêtir que son brillant ; mais s'il consentait à cette suprême richesse, peut-être l'étoffe s'animerait-elle d'un mouvement, peut-être les plis*

*tendraient-ils à se draper et tout le personnage se camperait-il en une prose. Il ne faut pas. Dans tous les portraits de Madame Cézanne, je lis l'ineffable confiance de la lassitude.*

*Il n'est peut-être pas de plus grand peintre que Cézanne. J'ai la faiblesse de regretter parfois qu'il n'ait été que peintre, que dans son œuvre l'homme n'intervienne jamais que comme serviteur des choses, qu'il ne fasse sentir sa présence que par sa dévotion et son souci de s'effacer. Mais ne faut-il pas que son abdication vienne réparer l'impertinence de tous ceux qui s'établissent en intrus et s'exposent au milieu de leurs tableaux ?*

***

Alors comment comprendre que la *Nouvelle Rovue Française* que dirige M. Rivière écrive à propos de *l'Esprit Nouveau* :

« L'Esprit Nouveau, *qui reparaît, vient de publier deux charmants numéros. Cette revue suppose que l'on doit un jour découvrir une loi chimique dont il résulterait que les couleurs de Picasso sont les meilleures, une loi physique dont il résulterait que le dessin de Braque est parfait, et une loi de langage qui établirait définitivement le génie d'Apollinaire. L'on peut imaginer le contraire, et que Picasso, Braque ou Apollinaire doivent leur grandeur à ce qu'ils déconcertent justement toute loi. Mais si l'on admet le point de départ de l'*Esprit Nouveau, *tout le reste s'ensuit avec aisance. Voici un monde, surprenant mais bien réglé au possible, qui a ses hommes de sport, ses poètes, ses architectes, ses instituteurs. Les tableaux s'y démontrent.* »

M. Rivière, vous devriez avoir quelques tendresses pour ceux qui tentent de *n'être pas que des peintres* et qui n'ont jamais eu, croyez-le bien, la niaise prétention de « découvrir une loi chimique dont il résulterait que les couleurs de Picasso sont les meilleures, une loi physique dont il résulterait que le dessin de Braque est parfait, et une loi du langage qui établirait définitivement le génie d'Apollinaire ».

Et il n'est pas permis de dire que l'*Esprit Nouveau* ait un aussi ridicule *point de départ.*

Le point de départ de l'*Esprit Nouveau*, c'est la recherche des constantes humaines, ces facteurs communs qui permettent aux hommes de s'entendre, de faire autre chose que des essais individualistes et tour d'ivoire, la recherche de ces lois dans l'homme, et dans l'art, M. Rivière regrette que chez Céaanne « *l'homme n'intervienne jamais que comme serviteur des choses, qu'il ne fasse sentir sa présence que par sa dévotion et son souci de s'effacer. Mais ne faut-il pas que son abdication vienne réparer l'impertinence de tous ceux qui s'établissent en intrus et s'exposent au milieu de leurs tableaux ?* »

Et si l'intrus c'était la nature que Cézanne peint encore avec de la dévotion ? et si ceux qui ont vraiment raison étaient ceux de l'*Esprit Nouveau* qui, respectueux de Cézanne et de ce que l'homme crée, le sont moins de l'image fugace des choses ?

***

Et M. Rivière, à propos de Matisse semble, tout en reconnaissant implicitement que Cézanne a tenté d'échapper au concret, tiquer devant Matisse et l'abstrait.

***

Glissons sur l'inclination de M. Rivière pour Gauguin : il y a 12 ans.

***

Si nous aimons ici les complications condensées au point de paraître simples

et même dépouillés, comment en vouloir à M. Gide d'aimer les complications un peu apparentes, lui qui sait si bien tirer un son qui persiste de tant, de tant de notes.

Et puis *Paludes*...

Et nous, qui aimons assez la littérature et la peinture pour exiger qu'elles se tiennent chacune chez soi, comment ne pas apprécier chez Gide ce « style sans image » et que cite M. Rivière :

*Qui dira si jamais la campagne fut plus belle, que ce jour où je vis les riches moissons rentrer parmi les chants, et les bœufs attelés aux pesantes charrettes !*

Ou :

*Et comme l'impatient oiseau qui crie par devant l'aurore, appelant plus qu'annonçant le jour, dois-je n'attendre pas le pâlissement de la nuit pour chanter ?*

Depuis Chateaubriand...

Mais au fait, lisez donc Rivière et Gide.

Et vous penserez certainement qu'ils nous croient donc bien riches en grands écrivains, les jeunes confrères qui prennent pour programme de leur revue : « se débarrasser de Gide ».

Maintenant que la mort les a « débarrassés » du grand prosateur Barrès, tout de même...

***

**HISTOIRES JUIVES,** recueillies par R. Geiger *(N. R. F.).*

C'est avec plaisir qu'on lit imprimées, les savoureuses histoires juives que nos amis israélites aiment tant conter : Simon Lévy, Darmont...

Mais les bonnes histoires gagnent à être contées *sèches.* M. Geiger dilue peut-être un peu trop. Il convient seulement de diluer les parfums médiocres ; les bonnes odeurs se servent sec.

Le bon champagne est l'extra dry ; on ne sucre que le mousseux.

Ozenfant.

**SOUVENIRS,** par Rabindranath Tagore. *(N. R. F.).*

Fleurs calmes qui semblent flotter sur le fleuve nu du souvenir, le poète hindou les cueille pour nous une à une. C'est l'enfance et la jeunesse méditatives. Quelle pureté et quelle blancheur ! Les enfants d'Europe ne vous connaissent point, eux qui, dès l'école, se courbent sur le travail imposé et s'y passionnent. Et c'est le secret des deux attitudes contraires de l'Orient et de l'Occident. Le rêve poétique d'âmes qui se veulent sans cesse plus limpides, là-bas. Ici, la lutte de la volonté pour la conquête du monde. Même notre idéal est temporel, celui du savant comme celui du poète. Ne réaliser le miracle que pour soi seul ! Non. Il suffirait alors de poser l'équation sans se donner la peine de la résoudre. Nous voulons nous enivrer de la volupté de puissance.

Tagore, par ses *Souvenirs,* nous fait comprendre le but de son Université de Nikitikavi. Il repousse notre agitation fiévreuse, qui ne nous laisse pas le temps de modeler en nous une « image de la vie », et veut en préserver son pays. Aussi, rêve-t-il de nous faire comprendre la sagesse. Un Hindou prend un Daguerréotype alors qu'un Européen prend un film. Chez nous celui qui accepte sa retraite ne tarde pas à mourir. C'est pourquoi je voudrais écrire « Danger de mort » sur ce qui nous vient

d'Orient. Toute une partie de la jeunesse, en Allemagne, tire sur le bambou du Nirvanâh oriental !

Sauvons l'Europe de la peste asiatique ! et nourissons cette divine fièvre grâce à quoi notre sang bouillonne !

**MIRACLES,** par ALAIN FOURNIER. *(N. R. F.).*

Tant qu'Alain Fournier resta dans l'irréel du conte poétique il ne sut pas trouver la poésie du rêve et du mystère, cependant en halo à tout ce qui nous presse. Mais la lumière se fit dans son esprit et *Le Grand Meaulne,* ce chef-d'œuvre de lumineux surréalisme, jaillit comme un miracle !

Jacques Rivière montre bien dans son introduction, qui est une profonde et émouvante biographie psychologique, comme l'Étoile Polaire ayant été reconnue, le navire cingla droit et prompt vers la terre nouvelle.

Il faut lire ces *Miracles* et méditer l'Introduction pour comprendre, par des arguments que nous déclarons de bonne prise, la vérité riche de sens de ce premier axiome de l'esthétique surréaliste : « Pour le plein ciel, il n y a que le plus lourd que l'air ».

**LE LIN,** par PIERRE HAMP. *(N. R. F.).*

Voici le plus digne héritier du Zola des Évangiles. Mais Pierre Hamp a pris conscience dès l'abord, en naissant, de sa foi revendicatrice et la fresque de la « Peine des Hommes », il ne la brosse avec une fougue et une ferveur à ce point émouvantes que parce qu'il aime le travail, qu'il en sent le lyrisme épique, et qu'il souffre de le voir devenu une géhenne.

Pierre Hamp halète comme un bûcheron : Il abat tous les gros arbres, puis les ébranche des plus menues ramilles. On le voit les bras nus, la chemise entr'ouverte sur la poitrine, vivant des heures de passion sublime dans la forêt qu'il domine.

*Le Lin* est la « création » artistique et historique de tout un monde. Culture, préparation, filature,tissage, vente des produits finis, tout nous est rendu vivant, par de larges traits d'abord, puis par une infinité de touches minutieuses et précises qui recréent pour nous le grouillement des usines, des magasins, des foules. Pierre Hamp est une belle force qui nous donnera l'épopée des « hommes qui peinent ».

La N.R F. qui l'édite n'a pas peur, on le voit bien, ni des individualités puissantes, ni des prophètes passionnés de justice sociale, ni des écrivains qui dédaignent les minuties de style des mandarins.

Voici du reportage, nous dira-t-on. Mais Homère aussi était reporter à ce compte ?

Laissons les jugements folets voleter au ras du sol.

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE,** (1870-1924), par RENÉ LALOU. *(Crès, édit.)*

Celui qui a entrepris cette œuvre considérable, et qui malgré vents et marées l'a menée à bonne fin, doit être regardé comme un héros ? Sa devise est « Je ne crains rien » En quoi il est plus courageux que nos ancêtres gaulois. En effet le ciel de théâtre de la littérature d'aujourd'hui s'est écaillé de colère et ses débris ont chu sur notre historien téméraire.

Un axiome longtemps admis à l'École des Chartes c'était : « Il n'est d'histoire possible que de ce qui est devenu cadavre ! »

Pourtant Vandérem réclamait justement des rédacteurs de manuels littéraires et de tous les professeurs de littérature une plus ample et plus juste information contemporaine. Voici le « Lanson » des cinquante dernières années, jusqu'à l'été passé, inclusivement. Il rendra d'immenses services.

Pour moi qui n'ai pas le loisir de tout lire et de tout retenir, je m'en sers déjà comme d'un manuel où l'on cherche un titre d'œuvre, une date, une précision sur tel ou

tel mouvement de pensée ou de sensibilité. Il est incomplet ? Sans doute, puisque tout historien fait un choix ? Mais les lacunes sont-elles graves ? Je ne le crois pas. Aux confins de l'ouvrage il est une marge flottante et indécise, ainsi qu'il convient. Les auteurs de vingt à quarante ans y sont présentés d'un trait schématique que démentira souvent leur évolution prochaine. Mais, vous tous qui critiquez ce livre, vous, les intéressés, eussiez-vous aussi bien réussi cette œuvre que René Lalou ? Jeune et vivant comme vous et moi, il la retouche et complète sans cesse, Combien souvent, il dut se réciter « Le meunier, son fils et l'âne ! »

Mais il y a toute une caravane d'ânes. (1)

PAUL DERMÉE.

(1) *Parmi les aînés dont l'œuvre est entièrement élevé, les Rosny n'ont pas ici la place qu'ils méritent, pas plus d'ailleurs que dans l'opinion contemporaine. J. H. Rosny aîné surtout. Que Monsieur René Lalou relise « La Vague Rouge. »*

---

**UN VAGABOND JOUE EN SOURDINE,** par KNUT HAMSUN, *(Rieder, édit.)*

Il serait étrange que dans ces pays du Nord si tissés de poésie et de mystère un vagabond sentimental puisse jouer sans sourdine. Oserait-on éveiller la poésie qui niche dans un nid d'eider, la poésie de *Pan,* par un maladroit coup d'archet trop forte ?

Mais la voix en sourdine guérit aussi certaines blessures que notre frère en vagabondage essaie de se cacher à lui-même : « Cela sentait le jasmin dans un bosquet de lilas, et quelqu'un que je sais tressaillit de joie, non pas à cause des jasmins, mais à cause de tout : d'une fenêtre éclairée, d'un souvenir, de toute la vie... » Et nous recueillons aussi de ces aveux : « Maintenant je regarde une femme comme de la littérature ».

Dans une ferme où il est embauché, le vagabond se passionne pour la vie de tous les êtres et il s'éprend, à son insu, de la femme de son maître. Or dans cette maison tout va à la dérive, et le drame s'y faufile mystérieusement, malgré les efforts du héros pour sauver la femme qu'il aime. C'est alors que nous retrouvons l'auteur de *Pan* qui quitte la ferme, car rien ne l'y attache plus. Redevenu vagabond, il reprend son archet pour se jouer les mélodies des souvenirs.

*Un Vagabond joue en sourdine* n'a pas l'intensité de *La Faim* ni le lyrisme de *Pan,* mais c'est aussi l'œuvre d'un poète dont nous aimons la sensibilité, la fraternité avec la nature, la fraîcheur primitive et la grande tendresse.

Le poète est un vagabond supérieur. Alors que les animaux sauvages ne s'attachent qu'à leurs petits, lui s'attache à tout, aux hommes et aux choses. Et si dans ses voyages il se déchire à quelque ronce, il fait comme notre grand ami Knut Hamsun : « Il joue en sourdine ».

**COLIN-MAILLARD,** par LOUIS HÉMON *(Grasset. édit.)*

L'Irlandais Mike O'Brady promène à travers les quartiers populeux et pauvres de Londres son âme rêveuse et tumultueuse, afin d'enrichir son cœur de sensations nouvelles. Enfermé toute la journée dans un entrepôt, tandis que les riches, ceux à qui il veut faire la guerre, profitent de la vie sans regarder autour d'eux, il ne lui reste que le soir pour vivre et respirer.

Or, en fréquentant les « pubs » et les « public-houses » il s'aperçoit que ce monde n'est peut-être pas plus idéaliste que l'autre. Ce grand révolté ne sera jamais un révo-

lutionnaire, car il est incapable d'aucune action personnelle. La seule chose qui lui donne la confiance en soi c'est sa force physique.

Devenu socialiste par la grâce de la belle Hannah, il s'enflamme et se croit destiné à être le sauveur de l'humanité. Mais Hannah se marie et c'est une autre jeune fille qui l'enrôle parmi les militants de l'Institut Chrétien de Limehouse. Mais Miss Gordon-Ingram quittant l'Institut Chrétien au moment de ses fiançailles, Mike renonce à la foi religieuse.

Tour à tour socialiste, militant religieux, puis darwiniste pur, Mike, de plus en plus mécontent de lui et inquiet de l'évolution que subissent ses idées, va enfin noyer son trouble dans l'alcool. Devenu presque fou, bien moins par l'effet de la boisson que de l'amertume et de la rancœur de voir échouer lamentablement son bel idéal de sauver les opprimés et les humiliés ses frères, Mike un soir ne se connaît plus. Il frappe, il tue, puis se défend héroïquement contre la meute, avec sa souveraine force de boxeur. La police annoncée, il prononce alors ce mot magnifique de calme sur quoi se clôt le livre : « On va rire ! »

Louis Hémon a traité là un sujet qui nous émeut profondément par sa grandeur et par sa vérité quotidienne. Ce roman n'est pas l'œuvre d'un froid observateur mais d'un homme qui sentait vivement le pathétique de la souffrance humaine. Nous avons perdu en Louis Hémon un grand romancier qui, par ce qu'il a laissé, occupera, une des premières places parmi ceux de sa génération.

**ELÉGIES BRUXELLOISES,** par LÉON KOCHNITZKY *(Le Monde Nouveau, édit.)*

Léon Kochnitzky n'a qu'un souci, celui d'être lyrique, d'être poète. Aussi sa poésie est-elle aérée d'une fantaisie personnelle et d'un rythme musical qui charme l'oreille.

*Aube bleue sommeil encore.*
*Le Matin se débarbouille*
*Avec un savon mousseux.*
*Le brouillard, ce somnambule,*
*L'air frais est rempli de bulles.*

Poésie jeune et captivante. Il y a bien quelques fautes de goût. Mais il ne faut pas insister sur les défauts : un poète s'en corrige de lui-même. L'essentiel n'est-il pas d'être poète !

CÉLINE ARNAULD.



*par Paul Dermée*

# PÉTRUS BOREL

Pétrus Borel est un sujet d'études passionnant, et l'on souhaiterait lui voir consacrer une thèse par un docteur ès-lettres aussi curieux des courants de sensibilité qui traversent plusieurs époques, que des grands problèmes moraux et du style littéraire. Il est un fait étonnant, c'est qu'un certain état d'âme pessimiste et révolté du premier romantisme n'a pas trouvé, en France, d'expression littéraire dans un chef-d'œuvre qui en porte témoignage. Seul le pessimisme stoïque d'Alfred de Vigny est immortalisé. Le goût de la mort que nourrissaient les jeunes gens de 1830 n'était pas partagé par leurs aînés et ne fut plus compris par ceux qui vinrent tout de suite après.

Le grand fleuve du romantisme traversa rapidement le pessimisme pour devenir la plus éclatante affirmation de vie que les hommes aient connue. Ce fut la grande ivresse du pittoresque, de la passion, du romanesque, du dramatique chevaleresque. Bref, tous les étourdissoires jouèrent leur rôle, et avec leur époque les romantiques prononcèrent des actes de foi. L'exemple de Victor Hugo rend inutile tous commentaires : il croit, il affirme et il guerroie pour sa croyance.

Pourtant le pessimisme reste une des rares attitudes possibles devant le problème du monde, et il s'exprimera éternellement en des rares personnalités maudites, parce qu'anti-sociales.

Il faut toujours songer à demander aux hommes qui nous intéressent dans quelle mesure ils sont pessimistes. Voyez, par exemple, l'ensemble confus des anarchistes de toutes tendances : la plupart sont des optimistes, rêvant d'une humanité meilleure et persuadés que grâce aux moyens qu'ils préconisent le corps social serait régénéré. Très rares sont ceux, qui, fuyant toutes dépendances sociales, vivent entièrement libres, dans des pays vierges ou encore dans la jungle de nos grandes villes. Ceux-là sont des pessimistes dont la première joie est de vivre dangereusement.

Pétrus Borel fut un de ces êtres anti-sociaux qui presque toujours sont écrasés par les chars du Dieu. Sa vie fut celle d'un maudit. Né à Lyon en 1809, il fut dès son enfance envahi par une tristesse irraisonnée. Son père lui fait faire des études assez solides, puis le destine à la profession d'architecte. Lorsqu'il entre comme dessinateur chez

Garnaud à Paris, le jeune homme s'écrie tristement : « Si j'ai rêvé une existence, ce n'est pas celle-là, oh mon père ! Si j'ai rêvé une existence, c'est chamelier au désert, c'est muletier andalous, c'est Otahitien. »

C'est chez Garnaud qu'il prend en aversion la fausse architecture antique et que, par réaction, il se met à aimer le rococo et le gothique, auxquels il restera toujours fidèle.

C'est là aussi qu'il rencontrera des jeunes gens aussi romantiques de tempérament que lui et qui devaient constituer bientôt la fameuse camaraderie des Bousingos.

Pétrus Borel nous en parle avec ferveur dans sa préface à *Champavert* :

*C'est vers la fin de* 1829 *qu'il se groupa alentour de lui (Borel) quelques jeunes et timides artistes, afin d'être plus fort en faisceau, afin de n'être pas brisé et renversé à l'entrée dans le monde ; il fut même regardé par beaucoup comme le grand prêtre de cette camaraderie du Bousingo, dont on fit grand scandale et dont on a par méchanceté et par ignorance perverti les intentions et le titre.*

Leur groupe était composé de : Jehan Duseigneur, statuaire ; Napoléon Thomas, peintre ; Gérard de Nerval ; Vigneron ; Joseph Bouchardy, graveur ; Théophile Gautier, Alphonse Brot, Augustus Mac Keat, Vabre, O'Neddy, etc...

Par romantisme, on se parait des noms les plus étranges et les plus étrangers : le brave Auguste Maquet devenait Augustus Mac Keat, l'honnête Théophile Dondey, devenait Philadelphe, puis Philothée O'Neddy. Pétrus Borel, par contre, portait son nom d'état civil, car il fut bien baptisé Pétrus et il ne s'adjoignit le noble « d'Hauterive » que vers la fin de sa vie, sur les instances de son frère André, auteur de l'*Annuaire de la Noblesse de France* et fort averti de toutes les fantaisies que permettent les généalogies.

Donc, Pétrus Borel a 20 ans et est Bousingo. Il trace encore de lui-même ce portrait dans sa préface à *Champavert*.

*Il était assez grand et svelte, peut-être même frêle ; il avait le teint brun, le profil caractéristique, l'œil grand, blanc et noir et quelque chose dans le regard qui fatiguait losrqu'il était fixé, comme l'œil convoiteux du serpent qui attire une proie. Contre l'usage de notre époque, de même que Léonard de Vinci contrairement à celui de la sienne, il portait la barbe longue depuis l'âge de dix sept ans ; jamais les plus instantes prières ne purent le contraindre à l'abattre. En cette étrangeté, il devança de quatre ans les apôtres de Henri Saint-Simon.*

Il prit tout de suite un grand ascendant sur ses camarades ainsi qu'ils en témoignèrent maintes fois.

« *Nul de nous n'essaya de se soustraire à cette attraction, dit Théophile Gautier ; dès qu'on était entre dans le tourbillon on tournait avec une satisfaction singulière, comme si on eût accompli une loi de nature...*

Et plus loin :

*Nous le trouvions très fort et nous pensions qu'il serait le grand homme spécial de la bande.*

Pétrus Borel composait le vrai type du ténébreux et comme le dit

son très érudit biographe, M. Aristide Marie (1), « il devait surgir comme le chevalier noir, étrange et ténébreux, austère et implacable : c'était bien le déshérité au visage funèbre, le héros marqué par la fatalité dont le romantisme a tracé le type idéal dans Manfred, Childe Harold, ou Edgar Ravenswood. »

Ce furent les Bousingos qui donnèrent avec le plus de furie à la bataille d'Hernani. Théophile Gautier, rendu célèbre dès ce soir par son gilet rouge, était parmi eux.

Or la passion qui animait ces jeunes gens n'était nullement simulée, ce n'était point par jeu qu'ils bafouaient les bourgeois. Il y avait en eux à cette époque une flamme révolutionnaire dardée aussi volontiers sur la « Société » que sur les défenseurs des Classiques.

Pour cet état d'esprit nul témoin n'est plus éloquent que Pétrus Borel :

*Je suis républicain, déclare-t-il dans sa préface aux Rhapsodies, comme l'entendrait un loup-cervier : mon republicanisme c'est de la lycantrophie ! Si je parle de république c'est parce que ce mot me représente la plus large indépendance que puisse laisser l'association et la civilisation. Je suis républicain parce que je ne puis pas être Caraïbe ; j'ai besoin d'une somme énorme de liberté ; la République me la donnera-t-elle ? je n'ai pas l'expérience pour moi, mais quand cet espoir sera déçu comme tant d'autres illusions, il me restera le Missouri !...*

Ce républicain serait aujourd'hui appelé un anarchiste. Il voue d'ailleurs une admiration sans mélange aux Sans-Culotte. Il se fait représenter en tête de ses *Rhapsodies* coiffé d'un bonnet phrygien et armé d'un poignard. Enfin, il y prend comme épigraphes une phrase énergique du *Père Duchesne* et de terribles paroles de Saint-Just. Il dédie un poème à F. Avril, « secrétaire des Amis du Peuple » ou il chante en un poème « La nuit du 28 au 29 », l'une des « Trois Glorieuses ».

*Dans Paris, déclare-t-il, il y a deux cavernes, l'une de voleurs, l'autre de meurtriers ; celle de voleurs c'est la Bourse, celle de meurtriers c'est le Palais de Justice.* (Préface à Champavert).

Il parle enfin avec mépris d'une époque « où l'on a pour gouvernants de stupides escompteurs, marchands de fusils, et pour monarque un homme ayant pour légende et exergue : « Dieu soit loué et mes boutiques aussi ! »

*Heureusement, conclut-il avec une charmante désinvolture, que pour se consoler de tout cela, il nous reste l'adultère ! le tabac de Maryland ! et du papel español por cigaritos* » (Préface aux *Rhapsodies*).

Dans *Champavert*, il dit à la jeune fille infanticide : « Ton crime n'est le tien, faible enfant de la terre, il est aux hommes ! à la société ! Que son sang retombe sur eux et sur elle ! »

Ailleurs c'est une sortie indignée contre le parapluie :

*Un parapluie !... Laurent, tu m'insultes. Un parapluie ! sublimé-doux de la civilisation, blason parlant, incarnation, quintessence et symbole de notre époque ! Un para-*

(1) Aristide Marie : *Pétrus Borel, sa vie et son œuvre*, I vol. — Petrus Borel : *Rhapsodies*, I vol. — Champavert, I vol. (Ed. La Force Française) Budry, 3 rue du Cherche Midi.

*pluie!... misérable transsubstantiation de la cape et de l'épée! Un parapluie!... Laurent tu m'insultes! Adieu!»*

D'ailleurs quoi qu'on en pense, Théophile Gautier le placide, et le doux Gérard de Nerval partageaient ses colères révolutionnaires. Borel donne comme épigraphe ces phrases de Gérard :

*Et comment le faut-il cet or, Mademoiselle, le faut-il taché de sang, ou taché de larmes ? faut-il le voler en gros avec un poignard ? ou en détail, avec une charge, une place, ou une boutique ?*

Une autre épigraphe en vers de Gérard commence par cette formule lapidaire :

*Car la société n'est qu'un marais fétide.*

Et nous relevons enfin ceci dans la préface de *Mademoiselle de Maupin* (publiée en 1825).

*Qu'importe que ce soit un sabre, un goupillon ou un parapluie qui nous gouverne! C'est toujours un bâton, et je m'étonne que les hommes de progrès en soient à disputer sur le choix du gourdin qui leur doit chatouiller l'épaule, tandis qu'il serait beaucoup plus progressif et moins dispendieux de le casser et d'en jeter les morceaux à tous les diables.*

A cette ardeur révolutionnaire il fallait l'auréole de la prison. Pétrus Borel promenant sa longue silhouette sombre à Ecouy près des Andelys, parut suspect à la police qui l'arrêta pour « port illégal de tête basanée ». Le bousingo passa une nuit au cachot en attendant les renseignements qu'on avait demandés à Paris. Il n'en fallait pas plus pour que Borel parlât de « ses prisons » et qu'il se fît représenter dans ses *Rhapsodies*, gisant, une cruche auprès de lui, sur la paille humide du cachot.

Enfin, Borel avait en commun avec tous ses amis romantiques un ton et des goûts « moyen âge » auxquels s'alliait une curiosité polyglotte exprimée en épigraphes ou en titres de conte empruntés à toutes les langues.

L'attitude individuelle de Pétrus Borel c'était une arrogance qui ne manquait pas d'allure. La préface des *Rhapsodies* débute ainsi :

*Il faut qu'un enfant jette sa bave avant de parler franc, il faut que le poète jette la sienne, j'ai jeté la mienne la voici!... Il faut que le métal bouillonnant dans le creuset rejette sa scorie : la poésie bouillonnant dans ma poitrine a rejeté la sienne : la voici!... donc, ces* Rhapsodies *sont de la bave et de la scorie — Oui!*

Et il continue :

*Si parfois on le trouve positif et commun, si rarement il rase les cieux, il faut s'en prendre à ma position qui n'a rien de célestin. La réalité me donne toujours le bras ; le besoin est toujours là pour m'atterrer, quand je veux prendre mon escousse.*

Enfin c'est avec une insolente fierté qu'il se drape dans sa pauvreté :

*Si j'ai pris plaisir à étaler ma pauvreté, c'est parce que nos Bardes contemporains me puent avec leur prétendus poèmes et luxes fachalliques, leur galbe aristocrate, leurs momeries ecclésiastiques et leurs sonnets à manchettes ; à les entendre on croirait les voir en cilice, des armoiries au flanc, un rosaire ou un émerillon au poing. On croirait voir les hautes dames de leurs pensées, leurs vicomtesses... Leurs vicomtesses!... dites plutôt leurs buandières!*

Et, en effet, Pétrus Borel souffre de la misère la plus atroce. Il construit de ci de là quelques maisons, car il est architecte ; mais il a tant de démêlés avec ses clients auxquels il ne veut rien concéder, qu'il lui arrive de démolir une maison presque achevée plutôt que d'y apporter les modifications demandées. Il couche le plus souvent dans les caves des immeubles qu'il bâtit et y prépare son plat de résistance : des pommes de terre bouillies. Lorsque, par hasard, il touche une certaine somme, ce sont des fêtes déconcertantes de fantaisie et d'esprit macabre. C'est à ce moment-là qu'il se fit appeler *le Lycanthrope.* Ce nom terrible comme un grincement de dents lui plaisait. Il y voyait la définition de l'homme en guerre avec la société. Parlant du héros d'un des contes de *Champavert*, il écrit :

*Jack était une de ces organisations fortes, un de ces cerveaux puissants, nés pour dominer, qui manquant d'air dans l'étroite cage ou le sort les a jetés, dans cette Société qui veut tout courber, tout rapetisser à la taille vulgaire, rompent à tout jamais avec les hommes qu'ils exècrent, s'ils ne rompent avec la vie.* Three Fingered Jack *était un lycanthrope* !

Mais il ne réserve pas ses sarcasmes et ses défis à la société seule. Il provoque Dieu et proclame le néant de tout :

*Eh bien ! non ! idiots que vous êtes ! vous allez où vont toutes choses, au néant !... Et c'est face à face avec la mort, et le pied dans le fossé, lâches que je vous dis cela ! Je ne veux pas d'autre vie, j'en ai assez de vivre, s'est le néant que j'appelle !... S'il était un Dieu qui lançât la foudre, je le défierais ! qu'il me lance sa foudre, ce Dieu puissant qui entend tout, je le défie !... Tiens, je crache contre le ciel ! tiens, regarde là-bas, vois-tu ce pauvre tonnerre qui se perd à l'horizon ? on dirait qu'il a peur de moi. Ah ! franchement, ton Dieu n'est pas susceptible sur le point d'honneur. Si j'étais Dieu, si j'avais des tonnerres à la main, oh ! je ne me laisserais pas insulter, défier par un insecte, un ver de terre !... Oh ! si je tenais l'humanité comme je te tiens là je l'étranglerais ! Si elle n'avait qu'une vie je la frapperais de ce couteau, je l'anéantirais ! Si je tenais ton Dieu, je le frapperais commeje frappe cet arbre ! si je tenais ma mère, ma mère qui m'a donné la vie, je l'éventrerais ! C'est une chose infâme qu'une mère !... Ah ! si du moins elle m'avait étouffé dans ses entrailles, comme nous avons fait de notre fils...*

Enfin, Pétrus Borel exalte son héros Champavert :

*Ce n'est pas lui qui aurait fait planter des arbres sur sa tombe, pour abriter le voyageur lassé pendant le midi ; il aurait plutôt fait creuser une chausse-trappe sur sa fosse pour y engloutir le voiturier égaré ou le piéton perdu dans l'herbe haute.*

L'étudiant Passereau a des « jours à néant » et Champavert déclare : « Tu n'ignores pourtant pas que la pensée de la mort est la doyenne de ma pensée », et plus loin : « La vie est bien amère et la tombe sereine ».

D'ailleurs ainsi qu'il nous y invite lui-même en tête de son *Champavert...* « pour des détails sur son dégoût de la vie et son suicide, nous renverrons à la narration intitulée : « Le Testament de Champavert ».

Ces pages de Borel sont incontestablement ce qu'il a écrit de meilleur, et le jour où l'on recueillera ses plus beaux passages il faudra reproduire en entier « Passereau, l'écolier » et « Champavert le Lycanthrope », qui sont les deux derniers de ses « Contes immoraux ».

Le suicide est considéré par les jeunes Romantiques comme le seul moyen élégant de sortir d'un monde odieux. Dans sa préface à *Champavert*, Borel présente ainsi son premier livre *Rhapsodies* : « C'est un

livret imprégné de fiel et de douleur, c'est le prélude du drame qui le suivit et que les plus simples avaient pressenti ; une œuvre comme celle-là n'a pas de second tome : son épilogue, c'est la mort. »

Et en effet il annonce que *Champavert* est une œuvre posthume : « Pétrus Borel s'est tué ce printemps : prions Dieu pour lui... Pétrus Borel, le *rhapsode*, le *lycanthrope*, s'est tué, ou pour dire la vérité que nous avons promise, le pauvre jeune homme qui se recélait sous ce sobriquet qu'il s'était donné à peine au sortir de l'enfance. » Ne faut-il voir là qu'une attitude ? Nous ne le pensons point. Sans doute, les *Poésies de Joseph Delorme* (1829), de Sainte-Beuve, étaient présentées au public comme « l'œuvre d'un étudiant en médecine, mort d'une phtisie pulmonaire compliquée, à ce qu'on croit, d'une affection du cœur ». Werther faisait école.

Mais Pétrus Borel était envahi plus qu'aucun de ses contemporains par « le verbiage et l'horreur du néant » que Baudelaire reconnaît aussi dans la *Comédie de la Mort* de Théophile Gautier.

Pétrus Borel songea maintes fois à se tuer, non point dans un accès de désespérance, car il n'avait jamais rien espéré, mais parce qu'il était écœuré de la vie. Il a un dernier sursaut de combativité, projette un « Appel aux jeunes Français à cœur de lion », qui ne paraît jamais, fonde un hebdomadaire : *La Liberté*, qui ne vécut que six mois (1832-1833), puis tente un essai de vie sauvage en établissant sur les coteaux de Rochechouard *Le Camp des Tartares* où tout un groupe de réfractaires vivaient nus comme des primitifs.

Les *Rhapsodies* et *Champavert* avaient fait beaucoup de bruit mais n'avaient pas enrichi leur auteur. Pétrus Borel qui termine un de ses poèmes par ce cri : « j'ai faim ! » se voit forcé de tuer son chien, son bel épagneul, qui était sa seule affection au monde, *parce qu'il ne pouvait plus le nourrir.* C'est alors, en 1835, qu'il s'exile au Baizil, près de Montmort, en Champagne, où il va vivre dans une hutte de boue et de chaume arrachant péniblement sa nourriture à une terre ingrate.

Il y demeura plusieurs années écrivant lentement et difficilement son horrible et tragique *Madame Putiphar*, sans cesse promise à l'éditeur et qui paraît enfin en 1839. Borel avait placé dans cette œuvre ses derniers espoirs. Il revient à Paris pour en suivre le succès ; mais, à part un article d'éreintement de Jules Janin dans le *Journal des Débats*, pas une voix ne salua la naissance de *Madame Putiphar*.

Borel lutte cependant avec un beau courage. Il publie dans des revues, dans des keepsakes, dans le *Journal des Demoiselles* des contes tels que « Jérôme Chassebœuf », « Daphné », « Le Trésor de la Caverne d'Arcueil », « Gottfried Wolfgang », etc. qui mériteraient d'être recueillis. Il donne aux « Français peints par eux-mêmes » deux excellents portraits : « Le Croque-mort » et « Le Gniaffe ». Il fournit quelques travaux de librairie : préfaces, éditions, assure pendant une saison la chronique théâtrale au journal *Le Commerce* et surtout traduit avec amour *Robinson Crusoé* qui était devenu son livre de chevet. En 1844, il fonde une Revue qu'il appelle superbement *Satan*, puis un recueil *L'Ane d'Or*. Mais ces dernières tentatives échouent comme toutes les

précédentes ; aussi ne pense-t-il plus qu'à s'en aller, qu'à fuir le plus loin possible.

Le révolté avait en vain essayé de se plier aux règles du jeu social. Il s'était efforcé à une acceptation résignée ; il avait extirpé de son style « les vocables insolites et les néologismes audacieux ». Rien ne lui avait réussi, ni la révolte, ni la soumission. Aussi saisit-il avec empressement l'occasion qui lui est offerte d'aller en Algérie. Le 19 janvier 1846 il va occuper à Mostaganem le poste d'Inspecteur de Colonisation de deuxième classe. Il se marie l'année suivante, a un fils, se met à se bâtir un castel gothique qu'il appelle « Haute Pensée », mais ne tarde pas à avoir les démêlés les plus graves avec son administration qui le révoque en 1855. Il se met alors à travailler sa terre et meurt d'insolation le 17 juillet 1859 à l'âge de 50 ans.

***

La mort de Pétrus Borel ne provoqua guère de commentaires dans la presse. Depuis dix ans il était mort à la vie parisienne. Il ne laissait que le souvenir d'une attitude que l'on s'accordait à trouver ridicule et entièrement « chiquée ». Nous savons, nous, qu'il fut toujours douloureusement sincère, quoique un peu théâtral. La place qui doit lui être réservée dans notre littérature est assez difficile à fixer. Il manque le plus souvent d'art. Sa langue est fréquemment incorrecte. Il se permet d'écrire : *Ce pauvre Jack avait assez de ses péchés à lui, sans le charger de ceux des autres.* Son dialogue est faux et emphatique et on ne saurait relever toutes les taches de mauvais goût dont ses œuvres sont éclaboussées. Pourtant il affecte un certain pédantisme de linguiste. Il prétend imposer des orthographes savantes : *Rhapsodes, phantasmagorique, boulevar,* etc. Comme aux plus beaux jours du symbolisme, il crée des néologismes : *Pourtourner, angoisseux, bavarderies, sombreur.* Sa verve est éloquente, mais souvent bavarde. Sa truculence nous semble facile, à nous qui en avons vu bien d'autres.

Enfin son vers dans les *Rhapsodies* est d'un bas classicisme étonnant chez un bousingo. Ni art, ni ardeur, ni fièvre : on dirait du Lefranc de Pompignan.

Dans *Heur et Malheur* nous lisons :

*C'est un oiseau, le barde ! il doit vieillir austère,*
*Sobre, pauvre, ignoré, farouche, soucieux,*
*Ne chanter pour aucun et n'avoir rien sur terre,*
*Qu'une cape trouée, un poignard et les cieux !*

Pétrus Borel n'aurait pas pu s'écrier comme son ami Théo : « Mes métamétaphores se suivent ; tout est là ! »

Pourtant il a des trouvailles et des réussites, et ce sont celles-là que l'on devrait sauver. Il y avait un écrivain dans celui qui pouvait assembler ces mots : « tuméfié d'orgueil et d'opulence ». En maints de ses récits nous voyons le jeu amusant du dialogue, des notes descriptives, et des commentaires de l'auteur s'entremêler avec des effets de surprise et d'imprécision qui sont d'une vive saveur.

Tout le passage de la machine à suicider (la guillotine) dans le conte de *Passereau* est d'une belle fantaisie truculente.

Mais ce que nous voyons avec le plus grand étonnement dans l'œuvre de Pétrus Borel, c'est l'annonce de ce que seront Lautréamont et Baudelaire.

N'est-ce pas du Lautréamont cette épigraphe des *Rhapsodies* choisie dans la Bible :

*Voici je m'en vais faire une chose nouvelle qui viendra en avant ; et les bêtes des champs, les dragons et les chats-huant me glorifieront.*

Lisez aussi toute la fin du septième chapitre de *Passereau*, le passage où l'étudiant pousse sa maîtresse dans le puits. L'allure du morceau, son rythme et sa tonalité appartiennent déjà à Lautréamont. De même tout le testament de *Champavert*, qui clôt le volume, où l'on relève de ces boutades si jeunes encore aujourd'hui :

*Tous les ans des arbres verts et toujours des arbres verts, Fontainebleau ! qui nous délivrera des arbres verts ? Que cela m'ébète !...*

Non moins étonnante est la place que l'on doit donner à Borel comme précurseur de Baudelaire. Le poète des *Fleurs du Mal* avait un faible pour ce « poète maudit ». Il a vu avec justesse « la marque d'un talent véritablement épique dans plusieurs scènes de *Madame Putiphar*, notamment dans celles du début, où est peinte l'ivrognerie du père de l'héroïne ; puis la scène où le cheval rapporte à Déborah le cadavre de son fils, le pauvre Vengeance ». Et il s'étonne que celui qui a écrit « le poème d'une sonorité si éclatante et d'une couleur presque primitive à force d'intensité, ait pu, ensuite avec tant de maladresse, buter dans tant de heurts et de guignons...»

Le poème dont Baudelaire parle est le prologue de *Madame Putiphar*, incontestablement le meilleur que Pétrus Borel ait jamais écrit. Or n'entendez-vous pas déjà dans ces vers la musique austère et grave de Baudelaire :

*Le dernier combattant, le cavalier sonore,*
*Le spectre froid, le gnome aux filets de pêcheur,*
*Celui que je caresse et qu'en secret j'honore,*
*Niveleur éternel, implacable faucheur,*
*C'est la Mort ! le Néant !... D'une voix souterraine,*
*Il m'appelle sans cesse : Enfant, descends chez moi,*
*Enfant, plonge en mon sein, car la douleur est reine,*
*De la terre maudite, et l'opprobre en est roi !*
*Viens, redescends chez moi, viens, replonge en la fange,*
*Chrysalide éphémère, ombre, velléité !*
*Viens plus tôt que plus tard, sans oubli je vendange,*
*Un à un les raisins du cep Humanité.*
*Avant que le pilon pesant de la souffrance*
*T'ait trituré le cœur, souffle sur ton flambeau,*
*Notre Dame de Liesse et de la Délivrance,*
*C'est la mort ! Chanaan promis, c'est le Tombeau !*

Donnons donc une place dans notre littérature à « ce malheureux écrivain dont le génie manqué, plein d'ambition et de maladresse, n'a su produire que des ébauches minutieuses, des éclairs orageux, des figures dont quelque chose de trop bizarre, dans l'accoutrement ou dans la voix, altère la native grandeur » (Baudelaire.)

Pétrus Borel, préfiguration de toute une lignée de poètes...

PAUL DERMÉE.

*par Henri HERTZ*

# BALBUTIEMENTS
## DE L'ESPRIT POLITIQUE
### III

En France, donc, le développement de l'esprit républicain n'a encore abouti, faute de culture de l'opinion, qu'à une action publique, rétrécie, chétive, chicanière, entreprenante, certes, mais par les petits côtés et pour les petits profits. Avec regret, j'ai dû constater que la politique radicale qui est, à l'heure actuelle, l'expression la plus franche de l'esprit républicain, est aussi la plus révélatrice des travers que l'esprit « politicien », en se substituant à l'esprit « politique » a engendrés.

Manifestement, les attaques, les moqueries, les injures dont le Parlement est l'objet et les grands combats qui se livrent autour de lui soit pour le renverser, soit pour le rénover, sont le résultat de la bâtardise à laquelle il reste voué, tant qu'une foi civique, plus haute, plus clairvoyante et une application, comparables, par leur constance, aux forces morales et religieuses qui soutenaient les vieux régimes n'auront pas vivifié la conscience générale, actuellement faible et balbutiante.

Vais-je réjouir les ennemis de la République en parlant ainsi ? Je les détromperai en ajoutant que ce sentiment politique, si difforme et perfide qu'il apparaisse, constitue cependant notre seule richesse et notre seule chance, qu'aucun retour en arrière n'y suppléera, qu'aucune révolution de principe et de classe ne le remplacera, qu'aucune subrogation de techniciens et d'économistes ne le corrigera, que c'est en lui, et en lui seul, qu'il s'agit de trouver l'aliment de son redressement et que, tel qu'il est, il n'a encore son équivalent dans aucun pays du monde.

Il peut sembler naïf ou cynique de s'enorgueillir à si bon compte et de faire sa satisfaction d'une figure de la République que l'on est obligé de reconnaître contrefaite et vile.

La beauté et l'apparat ne sont pas faciles dans les démocraties qui ne cherchent plus leur dieu inspirateur sous l'or des tabernacles et des couronnes, dans l'extase et la prière, dans les paroles sacrées tombant en latin des lèvres des rois et des prêtres, mais ont à le modeler à même la glaise bourbeuse des usages, avec le droit des maisons sans clochers et des têtes sans prédestination, avec la faim et la soif, avec les

mots de tous les jours. Il faut plus d'un siècle et demi pour tirer de ce Sinaï terre à terre dépourvu du miroir de Dieu, une annonciation d'aristocratie.

Je m'émerveille de la désinvolture avec laquelle les passants, dont la foule représente le suffrage universel « fainéant », la souveraineté « mérovingienne » du peuple, contemplent et bafouent cette tragique gésine. En sa bassesse elle contient de la grandeur. En ses avortements misérables, elle recèle des promesses. La royauté a eu ses « grandes douleurs ». Elles ont duré plusieurs siècles. La République qui n'a pas encore deux siècles de vie, connaît maintenant les siennes. Ni le découragement ni le reniement ne sont permis.



Les apparences sont trompeuses. Les autres pays peuvent sembler avoir, depuis la guerre, une vie publique plus efficace et plus brillante que la France. Mais cela revient à dire que la vie publique naissante de la République en France eut également plus d'éclat qu'elle n'en a maintenant. Car c'est le manque de maturité républicaine qui entraîne l'entrechoc de passions étincelantes, de fanatismes héroïques. Et tel est le cas précisément sous des formes variées, des pays parlementaires du monde entier, par rapport à la France dont l'espèce d'inertie « radicale » prudente et matoise, atteste, quoique sous un aspect peu agréable, le degré de sagesse et d'expérience.

Le plus vieux pays parlementaire d'Europe, la Grande Bretagne, est un curieux sujet d'observation, à ce point de vue. En le comparant à la France, on peut prendre la plus nette, la plus imposante notion des limites entre lesquelles gravite l'état parlementaire du monde.

Bien qu'aucun signe extérieur ne fournisse, à proprement parler, l'idée de révolution, il s'est produit et se produit à l'intérieur du parlement anglais, des chutes et renversements massifs qui, en réalité, y correspondent. La vieille balance des whigs et des torys joue avec violence. La coalition conservatrice libérale, due à la guerre, n'a pas duré. Et quand elle a disparu, les rapprochements qui s'y étaient formés ont laissé peu de traces. Il s'est bien constitué trois partis au lieu de deux mais aucun n'a voulu et ne semble devoir assumer le rôle d'équilibrer les deux autres, en fondant un centre. Au contraire, les débats actuels, à chaque instant, les entre-heurtent. C'est entre travaillistes et conservateurs que les grandes oscillations traditionnelles paraissent appelées à perpétuer une physionomie parlementaire, roide et froide que le culte et les satisfactions de la liberté individuelle privent de l'appui ou dispensent des contrariétés d'un esprit politique véritable, exigeant et susceptible.

On lit très bien dans les remous qui agitent présentement le parle-

Ainsi, le grand trompe-l'œil de l'esprit d'affaires, jeté sur les parlements et les partis, vient, de lui-même, achever cette esquisse.

***

Si, maintenant, nous reprenons les deux termes solides et significatifs de la comparaison, le terme anglais et le terme français, entre lesquels s'agitent les Parlements enfiévrés par l'émulation des révolutions fascistes et communistes, nous sommes bien obligés de constater et de conclure que, pour l'objet examiné ici, le Parlement français, décidément garde l'avantage.

Il offre à l'ensemble de la nation, mélange, à la fois turbulent et mou, de timidité et d'audace, d'égoïsme et de grandeur d'âme, un point d'appui, comme aucun autre, car, comme aucun autre, c'en est la preuve, il s'équilibre sur un centre.

Quelques vicissitudes éléctorales qu'il subisse, quelque discrédit que les uns après les autres, ses partis éprouvent, toujours le centre se reconstitue. Et ce centre a fini par se cristalliser en un noyau terriblement dur, rugueux, mais fort, qui est le radicalisme.

Incapable de haut esprit politique, incapable de le susciter, réduit à l'esprit politicien, le radicalisme draine néanmoins et emploie toutes les aptitudes politiques autour de lui et en tire ce qu'il peut et ce qu'il veut. Confiné dans les arrangements de clochers, nullement désintéressé, accessible aux gros et aux petits hommes d'affaires, il conserve, cependant un pouvoir d'idéalisme révolutionnaire, et, en fait, de temps en temps, sans abandonner sa placidité de centre, il accomplit une révolution pacifique, il fait sans bruit, « avancer » la révolution que les autres prêchent le poing tendu.

Déchu du pouvoir, il est toujours sur le point de le ressaisir. Quand il en est rassasié, quand il en a abusé, il le passe à d'autres sur qui il garde une tutelle. Et il n'est jamais aussi près d'une victoire que lorsque ses ennemis, les prêtres d'ancien régime, les tiers ordres et les doctrinaires vont partout sur son gros cadavre criant victoire.

Que rien de ce que l'on peut souhaiter comme devant composer l'esprit politique ne soit en lui, que même, il en éloigne l'éclosion par la déviation rusée et la caricature qu'en fournit constamment l'esprit politicien et que les âmes soucieuses d'idéal aient répugnance à adopter cet aspect de la chose publique, peu importe.

On doit, au nom d'une humilité, sans doute nécessaire, et en faisant violence à une délicatesse qui n'est pas encore de mise, reconnaître ce qui est.

Le radicalisme est l'humus de la république. C'est en lui que sont déposés au milieu de maintes impuretés, les germes de l'esprit politique.

Les élections du 11 mai en procurent un témoignage de plus. Les

possibilités de renouvellement et de redressement de l'esprit public, résident en ce gros et grossier parti et ne résident qu'en lui. Il représente, s'amalgamant laborieusement et grossièrement à la vie courante, des desseins valables et valeureux auxquels lui seul est en état de prêter, présentement, une acception intelligible.

On doit s'habituer à appliquer à ce modeste dieu, matérialiste, athée et vénal, que les autres peuples, jouets des vieux dieux, n'ont pas encore et nous envient, une sorte de foi, si l'on veut sauvegarder l'espoir d'aller, un jour, plus avant.

HENRI HERTZ.

# THÉATRE

## 1925 OU : LE THÉATRE DÉCORATIF



*En* 1925, *à l'*Exposition des Arts Décoratifs, *il y aura un éphémère théâtre d'essai. Lieu : Esplanade des Invalides. Places :* 800. *Architectes : les frères* Perret. *Deux scènes. Une machinerie « perfectionnée ».*

*Compagnies françaises et étrangères pourront, par des spectacles coupés, montrer ce qu'elles apportent de nouveau à l'art.*

*J'ai un peu peur.*

*Sur qui pouvons-nous compter ?*

*M. Gémier connaît bien son public ; il prépare à l'Odéon des décors « plus modelés que peints », ni réalistes, ni synthétiques, mais quand on l'interviewe sur les auteurs modernes qu'il jouera, il répond « : qu'ils m'apportent des pièces où il y ait une histoire ».*

*M. Jacques Copeau semble las d'un effort qu'il a poursuivi avec un tenace courage, dans une seule direction.*

*M. Jacques Hébertot donne souvent de bons spectacles, dans ses deux petits théâtres — les seuls sans doute où il puisse compter sur un public suffisant. Il y continue la Chimère et le Vieux-Colombier. Pour son grand théâtre, il se borne — et sans doute doit-il se borner — au rôle de manager. Il accueille, pour nous les faire connaître, les spectacles tout préparés par des étrangers. Ainsi, grâce à lui, nous pouvons dès maintenant, nous faire une idée de ce que sera le théâtre d'essai de* 1925.

L'Œuvre *a apporté cette année des piées de grand intérêt. Jusqu'à présent l'exiguité de sa scène ne lui permet de jouer que par les miracles d'ingéniosité de M. Lugné-Poé.*

Art et Action *poursuit un grand effort varié, en marge des questions d'entreprise théâtrale, et limite cet effort à des spectacles intermittents.*

L'Atelier *semble sur le point de trouver son activité propre.*

*Tout cela, c'est quelque chose. Et c'est déjà beaucoup qu'il y ait quelque chose.*

*Je crains qu'en face de ce quelque chose, chez les étrangers, il n'y ait beaucoup.*

*Ce n'est pas que je doute, chez nous, de la perfection du* petit théâtre, *le seul que les circonstances nous permettent. (Voir plus haut Odéon et Grand Théâtre des Champs-Elysées). Ce n'est pas que je doute de notre génie dramatique — car il est assez curieux de voir chez quelques auteurs la fonction survivre à l'organe. Mais je pense que d'ici à* 1925, *ce n'est pas encore notre amour du cirque et du music-hall qui aura réussi à nous donner un théâtre. Lenormand, parlant de « l'élite » dans la* Journal Littéraire, *dit* : Elle préfère deux pirouettes à un beau vers et une exhibition de musculatures à une tragédie de M. Paul Claudel.

*C'est ce qu'il appelle* la surestimation du spectacle et le mépris du verbe.

*En face, à l'étranger, qu'enverra-t-on au théâtre d'essai de* 1925 *? Sans doute aussi — et je me rassure —* du théâtre décoratif, *du théâtre de décorateurs. Et cela nos boulevards ne seront pas longs à le piller comme ils firent avant la guerre quand* Max Rheinhardt *apporta* Sumurun *au Vaudeville. Il ne put pas tenir dix représentations, devant les salles vides ; et pendant dix ans nos directeurs de théâtre on fait défiler des ombres sur des ponts comme ils l'avaient vu faire là.*

*Mais parlons des spectacles de ces dernières semaines.*

Odéon. Jésus de Nazareth, *par* Paul Demasy. *Pièce de semaine sainte qui a trouvé*

*un succès inattendu et que le public n'a pas abandonnée. En réalité : deux pièces :* 1° *Un S*[t] *Jean Baptiste qui, avant de mourir, désespère trop lâchement et ensuite retrouve sa foi et son exaltation.* 2° *un Judas qui, dépouillé du lyrisme de l'auteur, se ramènerait à l'âme d'un petit boutiquier juif, haïssant l'idéal, ne comprenant que l'ordre auquel on obéit par force et la basse cupidité. Que faisait-il parmi les disciples ? Une affaire qui tourne mal, et qu'il vaut mieux liquider avec profit.*

*Mais M. Demasy a bien habillé cela d'un lyrisme soutenu, violent, digne de sa* Tragédie d'Alexandre. *Les acteurs « gueulent » bien.*

Théâtre Duncan. Les fils d'Œdipe et d'Antigone, par Raymond Duncan. *Une tragédie comme nous les concevons ? Non. Une « vision de l'antique ». La Tragédie annoblie par la musique et les danses ; prenant ainsi un style, une beauté visuelle* qui reste en accord avec l'émotion du verbe.

Grand théâtre des Champs Elysées. *Spectacle du Théâtre Bériza. Ce sont des spectacles pour petit théâtre.* Le Carrosse du Saint Sacrement *de Mérimée, même alourdi de musique, ne sera jamais qu'un badinage de lever de rideau.* L'histoire du soldat *de C. F. Ramuz, pièce lue, jouée et dansée, est somme toute, un conte féerique, le conte du livre de Bourse échangé contre le violon. Il y a le lecteur (Pitoeff) ; il représente la féérie, il est la parole qui remplace les légendes du film. Le lecteur s'émeut de l'action ; il conseille le soldat en proie au diable ; il lui donne le moyen d'épouser la princesse : rejeter l'argent, reprendre le violon ; il est le chœur.*

*Excellent spectacle que Strawinski, avec sa subtile musique foraine, mène au bord de l'amusement, mais qui reste plein de rêve et de signification.*

Atelier. Le Veau Gras, par Bernard Zimmer. *Un fil court tantôt dans l'amère philosophie du moraliste, tantôt dans la grosse farce. Le veau gras, c'est l'enfant prodigue, qui revient les poches pleines d'or. M. Zimmer a pris à dissoudre dans l'or une famille provinciale un plaisir tel que j'ai parfois senti en moi une sorte de réaction et une sorte de question. Bernard Zimmer ? Mais il y a des phrases terriblement vengeresses (notamment sur le profit d'avoir un fils tué à la guerre) et le spectacle reste d'une gaieté qui a fait ma joie toute une soirée.*

L'Œuvre *a joué une sorte de « Jalon magnifique » d'une grande puissance de concentration « noire ». Un soupçonneux accuse tout autour de lui et finit par tuer sa fille. Titre* : Philippe le zélé ; *auteurs : Trintzius et Valentin.*

*Avant ce drame Lugné-Poé avait donné* L'Homme à Cheval *de Henri Ghéon, qui est une œuvre simplement mystique et le* Feu à l'Opéra *de Georges Kaiser où il y a l'intention d'une œuvre admirable. Tout y est, sauf quelque chose. « Et voilà pourquoi ils n'ont pas pris Verdun », me disait Gabriel Boissy.*

*Je parlerai le mois prochain des derniers spectacles de la saison, et notamment des œuvres d'Alexandre Arnoux, Tzara, Jean Cocteau, H. R. Lenormand.*

FERNAND DIVOIRE.

ment anglais et en secouent, sans la rompre, la rigide ordonnance, à la fois le penchant et l'impossibilité qu'il a de s'affermir et s'axer à un parti central, reposant à terre sur les intérêts positifs de l'esprit républicain vulgarisé et égalitaire.

L'esprit républicain anglais ne dépasse pas encore l'aspect du droit coutumier, s'appliquant surtout à la vie privée. Dès qu'il s'élève à des fins vraiment politiques, engageant la vie publique, il ne le fait qu'en s'emboîtant dans un certain nombre de formules, en quelque sorte canoniques, qui servent à présent comme elles servaient hier, enlevant aux hommes et aux partis une part de leur personnalité, maintenant le Parlement dans un grand retard sur la vie elle-même, le figeant en un impersonnel cérémonial.

L'arrivée des travaillistes au pouvoir a troublé bien des usages, bien des convenances. Elle n'a guère troublé le mécanisme parlementaire. On peut interpréter cette discordance, et en France plusieurs écrivains et journalistes s'y complaisent, comme le signe du perfectionnement du parlementarisme et de l'excellence de l'esprit politique anglais, capables, l'un et l'autre conjointement, d'atténuer les cahots extérieurs et de filtrer la révolution.

Je crois plutôt que c'est d'une disjonction totale des facteurs de l'opinion que l'Angleterre bénéficie momentanément. L'agitation politique y est contrebalancée par le libéralisme pondéré de la vie privée, et l'administration publique y est garantie contre toute brusquerie par le liturgisme parlementaire. Mais, loin que cette séparation des forces atteste un avancement, elle témoigne d'une extrême et dangereuse frugalité. Car il peut arriver qu'une altération de la vie privée, la jetant à la merci du tumulte politique, le parlement n'y puisse point intervenir, puisque, déjà, il n'y intervient que sous la servitude d'une convention, d'un protocole.

Aussi est-ce vers l'Angleterre que la propagande communiste russe se tourne avec le plus d'espoir et d'entreprise. Elle devine ce qui subsiste de précaire et de peu mûr dans cette nation attardée à des figurations anciennes et qui confond volontiers l'immobilité des formules avec la sagesse de l'esprit. Escomptant, dans sa pénurie d'esprit politique, dans le manque de lien réel de son parlement avec l'opinion, un coup de passion brutal, qui sans examen, fasse table rase, le communisme russe a infiniment moins de défiance de la quiétude et de la rigueur parlementaires anglaises, quoiqu'elles aient l'air d'absorber tout, que de la turbulence et de la médiocrité bruyante du parlement français, lequel, par le radicalisme, a de fortes racines au cœur du moindre village.

***

Dans la plupart des autres pays, pour d'autres raisons, les parlements pèchent également par absence d'axe. Au contraire du parlement an-

glais qui, abusé par la fermeté de sa tradition, ne le cherche pas, ils cherchent avec acharnement à s'asseoir sur des centres qui les mettent en communication constante et efficace avec l'esprit public. Mais ils n'y arrivent pas. Et leur existence est un pérpétuel roulement sur les bords : navires sans lest exposés au naufrage.

Ils le sont d'autant plus que les partis entre lesquels ils oscillent et roulent, bord sur dord, de gauche à droite et de droite à gauche, sont des parti anti-parlementaires. Autrefois, les droites seules, représentant les régiment dynastiques, étaient anti-parlementaires. A présent, les extrêmes gauches, le sont à leur tour. Selon l'inspiration russe, pour le moment opposée à tout régime de suffrage universel délibératif, elles entendent briser l'action « politicienne » parlementaire afin de trouver à l'esprit politique une nouvelle assise dans la dictature prolétarienne.

En cette âcre compétition dont les Parlements sont les champs clos, dont les partis moyens, menacés, opprimés, broyés, sont les otages, la fortune est incertaine. Elle passe de la souveraineté d'en haut à la souveraineté d'en bas, par les surprises de ténébreuses et tragiques intrigues. Dans les deux cas, c'est la souveraineté du suffrage universel qui est compromise, c'est le développement de l'esprit politique par le frottement et le polissage graduel des mandataires parlementaires qui est entravé.

Est-ce à dire, est-ce à présumer que toute la vie politique républicaine ayant, jusqu'ici, dans la voie parlementaire fait fausse route, c'est à la suppression des parlements qu'il faut viser et se préparer tout d'abord, si l'on veut que s'inculque chez les peuples l'esprit politique ? Beaucoup de gens, à l'heure actuelle, le proclament, beaucoup, sans le proclamer, le pensent ; beaucoup, sans le penser, secrètement y inclinent.

Et, de fait, combien de parlements, depuis la guerre, ont été, coup sur coup, asservis par l'antiparlementarisme de droite et celui de gauche !

En Bavière, au lendemain de l'armistice, le communisme règne. Son règne se clôt sur l'assassinat de Kurt Eisner. Aujourd'hui c'est le foyer le plus virulent de la monarchie hégémoniste.

En Hongrie, à la tentative de même ordre de Bella Kuhn, succède la réaction de même ordre du régent l'amiral Horthy.

En Bulgarie, après le socialisme despotique de l'ancien habitué des prisons du roi Ferdinand, du premier ministre Stambouliski, c'est le coup d'Etat, sa fuite, son meurtre, et le régime des baïonnettes.

En Grèce, tour à tour, dictature monarchique, constitutionnalisme vénizéliste et exil du roi, retour du roi et départ de M. Vénizélos, coup d'Etat militaire et second exil du roi, constitution nalismemonarchiste et retour de M. Vénizélos, second coup d'Etat militaire, au nom de la

République, et second départ de M. Vénizelos, enfin, instauration de la République parlementaire sous la surveillance de l'armée républicaine. Que sera-ce demain ?

En Turquie, essai de parlementarisme démocratique total, avec présidence de la République, chambres législatives, souveraines, et suppression du khalifat.

Dans ces diverses péripéties et modalités, le Parlement est plus un instrument qu'un pouvoir. Il demeure aux mains de personnalités maîtresses, qui l'infléchissent à leur gré. L'initiative proprement républicaine lui fait presque toujours défaut et la propulsion progressive d'un esprit politique général y est remplacée par des impulsions souvent contradictoires, mais chaque fois impératives.

Même chez de vieux peuples, depuis longtemps accoutumés aux constitutions et aux chartes, et qui semblaient, comme la France et l'Angleterre, y avoir trouvé leur mode de vie publique, des soubresauts subits se sont produits, lesquels ont amené l'annihilation, pour un temps, du Parlement.

Pendant plus d'un an, en Italie, pratiquement, il vient d'être supprimé. Il s'est reformé, il est vrai, le 20 avril dernier. Peut-on soutenir que le suffrage universel y ait recouvré sa liberté ?

D'un trait de plume, en Espagne, il a été anéanti. Quand sera-t-il reconstitué ? Pas avant deux ou trois ans, déclare le dictateur, le général Primo di Rivera.

Comment, dans ces conditions, et sous ces pressions despotiques, poursuivre avec la patience et la persévérance désirables, dans une élaboration d'ensemble, de nature à éduquer et rendre actif l'esprit politique unanime et anonyme, le difficile travail d'ajustement de la loi à la liberté et de la liberté à la loi ?

A peine né, chaque Parlement est traversé de tels orages qu'on parle de le dissoudre.

Quel recours pour le sauver d'une mort plus violente ?

A cet égard, quoi qu'on en dise en France, par acharnement systématique à trouver tout ce qui se fait en Allemagne illusoire et menteur, l'effort et la défense de la jeune République allemande sont remarquables. Son Parlement, aux prises avec des tâches inextricables, entouré, circonvenu de machinations, s'ingénie, malgré tout, à se composer un centre, et, dans une certaine mesure, y parvient.

On imaginait que les partis d'équilibre du parlement allemand sortiraient écrasés de la bataille du 4 mai. Ils ont résisté. Affaiblis, certes, et dans un péril qui ne fait que grandir depuis 1919. Désorientés, étourdis, et trop pénétrés du soupçonneux esprit de calcul, cher à l'Allemagne, pour offrir une surface de résistance ou d'attaque, pure, franche, vraiment populaire. Mais, enfin, ils ont tenu. Assez pour étayer un

gouvernement de paix, pas assez pour éviter une dissolution et une refonte, ils ont tenu. Les manifestations « racistes » de Halle, de Breslau, de Postdam, ne changent rien à ce fait acquis et en soi encourageant.

***

Ce qui complique et embrouille encore le sens qu'il convient d'attribuer au parlementarisme actuel, comme expression ou promesse de l'esprit politique, c'est que par-dessus les partis, s'insinuant en eux, les troublant, les confondant, effaçant leur relief et leurs divergences, les rendant complices même lorsqu'ils s'opposent, il y a le parti immense et tout puissant des hommes d'affaires.

Le parti des hommes d'affaires a ses intérêts, ses vues nationales et internationales auxquelles commandent de vastes exigences cachées : il a son ton.

Ce ton bref, exact et insensible a profondément modifié les habitudes de l'éloquence parlementaire. Les parlements lui doivent leur air moderne. On s'y trompe même. On est porté à considérer que c'est là la forme de l'esprit politique de l'avenir, qu'elle le contient et que les hommes d'affaires en sont comme les précurseurs. Il ne faut pas exagérer.

Sans doute, à demi techniciens, à demi spécialistes, présidant aux rouages de la vie économique, touchant de près aux diplomates et aux hommes d'Etat, les gens d'affaires rassemblent en eux d'importants éléments de la vie politique et peuvent utilement aider celle-ci à s'améliorer.

Mais sont-ils, personnellement, imbus de la conscience, de l'esprit social, de la générosité propres à faire fructifier leur ingérence ? Jusqu'à présent, il n'en est guère d'exemples.

Si leur positivisme, ennemi de l'idéologie, de la phraséologie du sentiment, est loin d'être inefficace, si c'est lui qui donne une si séduisante couleur de progrès aux Parlements anglais et américains, par contre, que d'indifférence et de férocité se dissimulent sous leurs strictes manières !

On s'aperçoit, bientôt, qu'ils ne sont démocrates qu'en surface, parlementaires que par opportunité. En vérité, leur conception des choses, leur autorité et leur attrait rongent lentement la souche politique des partis. Sur les parlements mourants, ils étendent leur splendeur parasite. Ils les secondent d'une façon empirique, au jour le jour de leur affaires. Ils ne font rien pour les régénérer. Trop souvent, ils assistent ceux qui, conjurés à leur ruine, ne visent qu'à stupéfier l'esprit politique, pour y substituer une superstition. Ce sont eux qui lentement, gavent, blasent, corrompent l'opinion, la détournent de l'idéal, la plient à prendre l'aisance pour la liberté, la complaisance d'intérêt, pour la conformité d'esprit.

# LE CARTEL
# DES INDÉPENDANTS

*Il paraît que le vent souffle à gauche. C'est un fait, l'avocat Herriot souffle à l'avocat Carré les bénéfices d'un pouvoir truffé surtout d'impossibilités. Une Chambre s'annonce, qui, sur les problèmes du charbon, du lin, de la construction ou du livre, nous avancera gracieusement un cinquantième de son effectif en véritables compétences. Mais nous sommes à gauche. On aura trente et quelques ouvriers pour discuter du travail des mines. Trois architectes pour s'enquérir de ce petit programme de reconstruction (et de reconstruction qui n'est pas seulement du Nord) qui culbuterait le sommeil de tant de nos édiles, si nous n'étions... à gauche. Un grand journal qui n'a pas son pareil pour les Lift, à Paris, qui a les plus belles machines à compter, les plus longs fils spéciaux, nous annonce :*

| | | |
|---|---|---|
| *Fin de la guerre* | *Fin de la vie chère* | *Fin de Eux* |
| *Fin du pessimisme* | *Fin de la haine* | *Commencement de nous* |

*N'en doutons pas, c'est un fait. Nous voilà mariés, et de main gauche, au Bonheur, à la Paix et au sucre à quarante sous. Signe incontestable de durabilité. Nous n'en attendions pas moins d'élections dites générales, sans doute parce que les idées émises par les compétiteurs visaient plus au général qu'à ce particulier que d'aucuns estiment plus précis, tranchant ; partant plus agréable à médier.*

*Or, le même vent passait quelques avant-veilles auparavant, dans les salles où le cartel des Francs et le cartel des Indépendants s'affrontaient sous le couvert de deux thèses qu'on qualifierait aisément d'antipodiques. Et l'étrange est en ceci, qu'un Ministère battu resta maître du terrain.*

*On se battit des mois sur une question de principe. Un Président très honorable, habile tacticien, artiste presque indiscutable, eut facilement transactionné, si deux ou trois de ses collaborateurs, esprits d'ailleurs très « éveillés » et familiers des sentiers de non-finances, n'eussent tenu comme fer à l'attraction du Métèque parqué. Voilà notre ministère battu aux voix, les personnalités segondes, dûment visées par le vote, mises en minorité : l'équipe demeure ! Signac qui ne fut jamais un adversaire, comprendra-t-il que la querelle ne s'agitait pas sur son nom, mais sur un principe souillé, (l'essentiel, l'Indépendance), dont un ou deux de ses partenaires ne semblaient guère comprendre toute la portée.*

*A peine fermée, semblait-il, par ce vote, la question se rouvre à nouveau : et nous fournira-t-elle l'an prochain le même prétexte à des amputations dont le moins qu'on puisse dire était qu'elles n'étaient utiles qu'à quelques uns. Le seul salon libre claquant ses portes au nez d'une dizaine des plus libres parmi les artistes (Francs ou Métèques) de l'époque.*

*Mais, nous sommes à gauche, il n'y a pas de beaux espoirs, conséquemment, qui ne nous soient permis.*

*La Russie reconnue, l'Angleterre redevenue amie, le Berlinois enfin reçu dans les salons de Genève, l'Amérique payant sa dette... de reconnaissance, le prétexte est bon pour le réaliser enfin, ce Concert Européen dont la sonorité n'est bonne que quand le Cuivre voisine le Tambour, et la Corde le Vent. Quelle tendre bergerie, quelle paix d'Arcadie, si nous voyons au Grand Palais l'an prochain Signac éclairer les ténèbres de Kickert, et le beau Laboureur franc et ses bouquetières accoster Gross et Chirico. Aux terres promises de Gauche, il n'y a plus de Pyrénées ! ce n'est encore qu'un vœu. Mais sachons le tenir au moins pour radical comme nos Chambres, d'ailleurs, de 1924.*

J. LURCAT.

# THOMISME
## ET
# NEO-THOMISME

par Émile DERMENGHEM

La formule : tout est dans tout, de laquelle on abuse parfois, signifie en tout cas que tout se tient. L'art n'est-il pas, en effet, l'expression sensible d'une idée, d'une doctrine, d'un sentiment des valeurs ? Le style d'une époque (et les époques qui n'ont pas de style sont justement celles qui n'ont pas d'unité spirituelle) ne correspond-t-il pas très exactement à sa métaphysique (1) ? Le parallélisme est indéniable entre les idées et l'esthétique en 1660 par exemple et en 1830. De nos jours, les changements sont plus rapides et la confusion est si grande que ces parallélismes deviennent souvent contemporains, aucune doctrine comme aucune forme d'art ne parvenant à s'imposer à la majorité, diverses tendances au contraire se partageant les esprits. Cette confusion et cette diversité rendent sans doute les classifications difficiles, et d'autant plus que tout le monde n'est pas logique avec soi-même. Mais les grandes lignes peuvent être dégagées. Le parallélisme n'est d'ailleurs pas seulement entre l'esthétique et la philosophie, il s'étend par celle-ci jusqu'aux idées politiques. C'est du moins ce qui ressort du cas précis que nous voudrions étudier aujourd'hui. Le thomisme, qu'on remet à la mode, si artificielle que puisse paraître sa résurrection, a fait inconsciemment alliance avec le mouvement néo-classique, en même temps qu'il est « devenu, pour les restaurateurs de l'autorité, une sorte de grand quartier général des certitudes. (2) ». Il est, en effet, une forme de l'intellectualisme qui peut d'ailleurs être de gauche (jacobinisme) aussi bien que de droite.

La « vague de thomisme » dont parlait un jour Barrès, ou plutôt de néo-thomisme, — car on en prend souvent à son aise avec la *Somme*, et les interprètes authentiques de celle-ci sont parfois un peu inquiets de libertés de ses jeunes vulgarisateurs, qu'ils tolèrent toutefois pour leur zèle et leur succès, — la vague de thomisme correspond à tout un nouveau mouvement et n'est pas sans appeler de nombreuses objections. Nous ne les lui ménagerons pas. Constatons en tout cas son succès (3). On aurait été bien étonné, il y a seulement trente ans, d'apprendre que la vieille scolastique deviendrait à la mode jusque dans les salons littéraires et que des femmes du monde s'engoueraient pour saint Thomas, autant qu'avant la guerre pour M. Bergson. Le néo-thomisme a maintenant ses revues, ses hérauts et ses docteurs. Bien peu parmi les catholiques officiels osent protester nettement contre l'invasion ; il est vrai que celle-ci est puissante et emploie des méthodes énergiques ; l'interdiction *a sacris* ou celle de publier des livres, l'index et toutes les mesures disciplinaires menacent le prêtre. L'un de nos meil-

leurs écrivains a failli connaître ce qu'il en coûte d'avoir été peu enthousiaste dans un ouvrage fameux ; sa haute position et son incontestable orthodoxie n'ont pas été de trop pour le protéger. Les Dominicains marchent à fond pour la doctrine de leur grand homme. Les Jésuites naturellement sont plus réservés, mais ne résistent guère au mouvement. Rome fait en effet mieux que l'encourager ; elle recommande et impose même l'enseignement du thomisme dans les séminaires. C'est Léon XIII qui est entré le premier dans cette voie. Pie X est allé plus avant ; Benoît XV et Pie XI ont fait de même. Si saint François de Sales, qui avait du thomisme une si douloureuse horreur (4), a reçu l'an dernier le titre de patron des écrivains catholiques, toutes les occasions, et notamment son VI[e] centenaire actuellement célébré, sont saisies pour faire de l'auteur des deux *Sommes* le philosophe officiel de l'Eglise catholique.

Les soutiens de la doctrine sont d'ailleurs pleins de talent. L'allure dogmatique, tranchante, voire agressive, qui est souvent leur, réussit à notre époque. A défaut de conviction, ils inspirent la crainte, ou plutôt c'est par la crainte qu'ils finissent parfois par emporter l'adhésion ; beaucoup tremblent devant leurs foudres, leurs sentances d'excommunication, leurs verdicts de satanisme, de dilettantisme ou d'ineptie. Sans doute cette méthode des Torquemada journalistes n'est pas celle d'excellents théologiens comme le P. Garrigou-Lagrange ou le P. Sertillanges ; mais elle est pour quelque chose dans le succès, d'ailleurs littérairement mérité, des Maritain, des Massis et des Ghéon.

***

On peut tout d'abord se demander s'il appartient à une religion d'avoir une philosophie *officielle.* Une religion est par elle-même une métaphysique, mais aussi plus qu'une métaphysique. Elle répond d'une certaine façon à diverses questions métaphysiques, et exclut ainsi les autres, mais sur ces points seulement, et, pour tout le reste, la liberté s'impose. Aussi bien voyons-nous tour à tour le néoplatonisme, le platonisme, l'aristotélisme, le stoïcisme, le cartésianisme, le traditionalisme, etc... et jusqu'au bergsonisme, influencer tour à tour la théologie, se mettre au service de l'apologétique selon les temps, avec saint Augustin, Duns Scot, saint Thomas, Bossuet, Malebranche, Lamennais, Newmann, le P. Laberthonnière, Blondel... Il n'y a vraiment aucune raison pour qu'on s'en tienne à l'influence du Stagyrique et à la forme scolastique du XIII[e] siècle de préférence à toutes les autres. Il n'y a pas de raison pour que l'Eglise ait une théologie arrêtée une fois pour toutes et une philosophie officielle obligatoire. Ses représentants n'ont pas été bien inspirés jadis — au temps de Galilée — de croire qu'elle devait avoir une science officielle.

N'est-il pas abusif de vouloir arrêter à jamais l'évolution, de supprimer à peu près tout ce qui a précédé et ce qui a suivi la *Somme* ? N'est-il pas choquant surtout d'oublier de plus en plus les Pères mêmes de l'Eglise, les antiques Pères grecs et latins, les Chrysostome, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Justin, les Augustin, dont les œuvres, si négligées aujourd'hui, constituent pourtant, après la Bible, la source de l'orthodoxie, en même temps qu'une philosophie mystique extrê-

mement profonde, originale et substantielle ? Ces Pères, quand on les relit, nous apparaissent singulièrement plus près de nous, plus humains, plus pathétiques (et quelle époque, d'ailleurs, fut plus semblable à la nôtre que ce IVe siècle fécond et trouble ?) que les syllogismes en *baroco* des scolastiques. Sans doute ceux-ci ont-ils été trop décriés depuis (5) ; sans doute la *Somme* est-elle une œuvre imposante et géniale où l'on pourrait trouver nombre d'enseignements et de méthodes utiles. Toujours est-il que cette philosophie, qui prend un peu audacieusement la qualification de *perennis*, correspond à des façons de pensée, peut-être même à une structure mentale, qui ne sont plus les nôtres (6). La foi catholique, qui est essentiellement vivante et par définition *universelle*, n'a aucune raison de s'y attarder. Elle est, quoi qu'on en pense quelquefois, dynamique et non statique, et parce qu'elle a une tradition, elle a aussi le sens de l'évolution. Il y a en effet deux traditionalismes, celui qui regarde vers le passé et celui qui tourne les yeux vers l'avenir. Elle n'est pas un dogmatisme donné une fois pour toutes et dans lequel on n'aurait plus qu'à se reposer, mais au contraire une quête et une conquête perpétuelle. Elle n'a rien de commun avec la sorte de certitudinisme facilement satisfait où R. de Gourmont et J. de Gautier voient un signe de plébéianisme intellectuel. Son dogme même ne donne-t-il pas à espérer des révélations plus amples ? « On ne conserve ce qu'on a, dit l'un des plus profonds théologiens actuels, qu'en cherchant à avoir davantage... La foi qui vit va toujours se justifiant et s'accroissant (7). »

Le chrétien est essentiellement celui qui cherche. L'inquiétude religieuse est son « attitude normale ». Sa religion lui impose « l'obligation de chercher sans cesse, ou mieux de se dépasser perpétuellement, car il n'est point de repos ici-bas (8) », écrit un fin critique. La vie intérieure, la vie religieuse, et à plus forte raison la vie mystique, font craquer toutes les formules des intellectualistes.

***

Intellectualiste, le thomisme (et encore plus le néo-thomisme) veut, à juste titre, réconcilier la raison et la foi, mais il a le tort de sacrifier au discours l'intuition, la connaissance du troisième genre, l'intelligence réelle, le Cœur, quel que soit le nom qu'on choisisse. Il connaît les « lois de la nature » comme s'il les avait faites. Il avance intrépidement de syllogisme et syllogisme. Confiant dans le concept abstrait, il ratiocine, impeccablement mais à vide. Les preuves qu'il donne de l'existence de Dieu sont de celles qui, dit Pascal, n'ont jamais converti personne. Et son Dieu, il ne sait pas « ce qu'il est, mais ce qu'il n'est pas », au grand scandale du Dr Mariave (9), qui fait remarquer que l'Evangile dit formellement : Dieu est Amour. L'Infini, l'Absolu, l'Un, l'Eternel, ne sont en effet que des adjectifs qui réclament ce nom. Mais de cet Evangile, ne sommes-nous pas désormais bien loin ? Le thomisme est la philosophie péripatéticienne qu'on a essayé d'annexer et de christianiser. C'est le triomphe d'Aristote sur Platon, du rationalisme sur le mysticisme. Et les modernes n'ont fait qu'accentuer cette tendance. Il est à peine paradoxal de dire que la *Somme* eût pu être écrite, presque telle qu'elle, si le Christ n'avait jamais annoncé l'Evan-

gile et n'était point mort en croix (10). C'est précisément ce que certains de ses admirateurs contemporains, fameux « catholiques sans la foi », apprécient surtout dans la doctrine à la mode, qui leur semble réduire au minimum le danger des « nuées chrétiennes » et du « sombre mythe d'un dieu souffrant ».

Quand ceux-ci s'en prennent au « romantisme », ce n'est pas seulement l'anarchie spirituelle ou certaines formules démodées qu'ils attaquent ; c'est, avec les plus belles musiques modernes, toute la vie mystique et souvent l'essence même du christianisme (11) ; c'est « l'idée d'infini », qu'ils considèrent comme incompatible avec l'intelligence gréco-latine, voire avec l'intelligence tout court.

Au XIVe siècle, les « spirituels » franciscains, les mystiques italiens prophètes de l'Evangile éternel, les scolastiques mêmes dans une certaine mesure avec Duns Scot, l'auteur de *l'Imitation* enfin et surtout, réagirent contre l'invasion aristotélicienne. Saint Thomas lui-même n'avait-il pas redouté les conséquences desséchantes de sa propre doctrine ? Grand homme, grand génie, grand chrétien, il avait sans doute personnellement su les éviter, comme le prouvent ses belles prières. A la fin de sa vie, pourtant, le danger lui apparut avec évidence. Au sortir d'une extase qui couronnait sa propre vie d'oraison, il souhaita de brûler tous ses livres ; toute sa « philosophie » lui semblait pur néant au sortir des abîmes de l'amour.

***

Intellectualiste, dogmatique, statique, antimystique, tyrannique, tout cela se tient. La religion finit par se pétrifier, s'ossifier, s'isoler ; le cadre est préféré à la réalité vivante ; le cléricalisme tend à dominer l'État, ou bien encore celui-ci, dupant l'autre, domestique, au prix de quelques concessions formelles (12), l'Eglise qui, satisfaite de servir l'intérêt social alors qu'elle ne doit servir qu'un seul Maître, risquerait de commettre les mêmes fautes qu'au temps de Balzac et la *Duchesse de Langeais.*

D'autres époques ont pratiqué parfois l'intolérance ; il était réservé à la nôtre de la voir ériger en théorie.

D'où vient qu'en fait les propagateurs du néo-thomisme sympathisent avec les partis de réaction ? D'où vient cette alliance d'une forme de la théologie à la doctrine néo-classique d'autorité ? D'où vient d'autre part l'esprit d'intolérance dont nous avons déjà donné quelques exemples ? Pourquoi refuse-t-on aux prêtres, et même aux fidèles laïcs, le droit de métaphysiquer autrement que selon Aristote et le Bœuf de l'Ecole ? Pourquoi veut-on imposer une philosophie entre toutes les autres, et pourquoi cette philosophie se trouve-t-elle précisément la philosophie préférée de ce « cléricalisme » qu'il ne faut pas confondre avec l'Eglise et qui veut — selon un oracle fameux révéré par certains comme la Grande Nouvelle des Derniers Temps du monde, — « dominer avec orgueil », plutôt que d'avouer avec Pascal la prédominance de la Charité sur la Dialectique (13).

A tous ces faits, il y a, nous semble-t-il, une raison profonde : l'intellectualisme est despotique par essence et normalement. La raison qui s'accorde l'omnipotence devient aisément tyrannique. Si tout peut se

prouver, il faut avoir bien mauvais esprit, être bien pervers et malicieusement révolté pour se refuser à l'enchaînement des syllogismes. Qui croit posséder la vérité dans tous ses détails, comme une chose qui se reçoit d'une façon abstraite (au lieu de se vivre), tend volontiers à l'imposer aux autres. L'intelligence, se meut plus à son aise dans le tout fait que dans le devenir ; le fossile est pour elle plus maniable que la vie déconcertante. Peu doué du « sens de l'histoire », le rationaliste voudra découvrir à toutes forces dans les faits la vérité qu'il désire et l'ordre qu'il leur souhaite. Révolutionnaire, il voudra faire « table rase »; réactionnaire, son faux traditionalisme sera tourné vers le passé, au lieu de l'être vers l'avenir. Dans le premier cas, le jacobin et le bolcheviste méconnaîtront que la société est un organisme vivant qui ne peut évoluer qu'à l'instar de tout ce qui vit et non point être refait selon de purs concepts. Dans le second cas, l'émigré refusera de « céder au temps ». Dans un cas comme dans l'autre, comment l'intellectualiste repousserait-il la tentation d'imposer par la contrainte sa « vérité » politique ou autre, la belle ordonnance monarchique ou prolétarienne que son esprit a cru trouver *a priori* ?

Même quand on veut unifier, on le fera par l'extérieur, non par le dedans et par l'âme ; on ne craindra pas de supprimer la diversité et la liberté. Toutes deux sont pourtant nécessaires à la vie, et toutes deux s'accommodent de la vraie unité ; car l'important n'est pas qu'un Chinois, un Arménien et un Italien aient exactement les mêmes concepts, mais qu'ils sachent se comprendre, qu'ils s'aiment ou du moins se tolèrent. Peu importe qu'ils prient tous exactement dans la même langue, pourvu qu'ils communient, comme dit saint Paul, dans la même espérance (14).

Émile Dermenghem

(1) *Dans son récent* Essai sur le Beau, *M. H. Ed. Pirenne a développé ce point de vue ; il montre clairement quels systèmes d'idées sont sous-jacents au classicisme, au romantisme, au naturalisme, et même au style dit munichois. Son pessimisme l'empêche d'espérer un style du XX*[e] *siècle. — M. Tancrède de Visan, dans son* Attitude du lyrisme contemporain, *a naguère montré les rapports qui unissaient à la philosophie bergsonienne la poésie des symbolistes, la musique de Debussy et de V. d'Indy, la peinture impressionniste, etc.*

(2) *A. Thibaudet,* Nouvelle Revue Française *du 1*[er] *mars.*

(3) *Les publications thomistes ne se comptent plus. On est allé jusqu'à écrire « d'après Saint Thomas d'Aquin » un commentaire du règlement des boys-scouts ! (par le R. P. Réginald Héret, édit. Spes,* 1923.)

(4) *On sait quel soulagement, quelle libération miraculeuse, détermina l'orientation mystique du grand évêque de Genève quand, jeune prêtre tourmenté, une prière récitée devant la Vierge de Saint-Germain-des-Prés, lui inspira, dans une illumination soudaine, de rejeter la doctrine thomiste de la prédestination*

(5) *Cf. les œuvres imposantes de M. Gilson, et le* Retour à la Scolastique, *de M. G. Truc.*

(6) *Cf. une curieuse étude de M. L. Rougier dans la* Revue Philosophique, *avril* 1924.

(7) *Le P. Laberthonnière,* Réalisme chrétien et idéalisme grec, *p.* 149, 152.

(8) *Maurice Brillant,* Procès de l'Intelligence, 1922, p. 38.

(9) *Dans un curieux, touffu et opportun ouvrage :* Le philosophe suprême, *in-8°.*

(10) *On assure que tel gros ouvrage contemparain sur la* Somme *ne contient pas une fois le nom de Jésus-Christ.*

(11) *Cf. l'opportun* Pour le Romantisme de *l'abbé Henri Brémond.*

(12) *Le fascisme massacre ou bâtonne les catholiques, et Mussolini rétablit le crucifix dans les écoles. Le Bloc National... L'incompatibilité est d'ailleurs patente entre le catholicisme, étymologiquement universel, et le nationalisme intégral. On a parlé d'une encyclique possible à ce sujet, d'une condamnation officielle. En Allemagne, la guerre est déclarée entre catholiques et « racistes ». En Amérique, le Ku-Klux-Klan lynche les premiers ; nous avons déjà parlé de l'Italie ; ne parlons pas d'autres pays.*

(13) *Cf. le livre déjà cité du D*[r] *Mariavé,* Exégèse du Secret de la Salette, *passim, et notamment les chap. VIII du l. II, II du l. IV, VI du l. V.*

(14) *La question, peut-être trop vite résolue, s'est posée au XVIII*[e] *siècle, lors du désaveu des Jésuites, de savoir s'il convenait, dans les pays païens, de semer la graine ou de propager nos habitudes formelles d'Occidentaux.*

# LE SALON

## DE L'ART DÉCORATIF AU GRAND PALAIS



Foire de Paris. — Tôlerie, Chaudronnerie JACQUEMART.

S'évadant pour un instant de la vie courante, on entre au Grand Palais. Pourrait-on demeurer sans surprise devant la démonstration ici faite, que *cela* existe encore ? On voit des vitraux et des vases variés, des fers forgés avec un raffinement de dentellière et cette suite impénitente des arts d'agrément ; et enfin M. Bourgeois, sculpteur sur bois, qui fait des « Propositions à l'Architecte » (des propositions en bois sculpté). Il n'y a pas lieu de discuter si tout cela est exécuté bien, peu ou prou. Cela existe encore et c'est bien là la cause d'un émerveille-

ment invincible. Il est donc des êtres heureux qui savent encore s'abstraire des préoccupations et des occupations de l'heure et s'adonner d'un cœur pur à des travaux du plus total désintéressement, des travaux qui n'ont d'autres raisons que celle d'assouvir les élans d'une âme décorative.

Pourtant il a fallu pour ce faire, affirmer bien longuement au long de longues heures, la volonté de conduire à perfection ces œuvres où s'épand de l'âme. C'est là, oui, qu'est le miracle ; sans bornes.

Lieu de pré-five o'clock cher aux dames visiteuses nombreuses ; elles éprouvent au long de la galerie caressante, des émois. Des pâmoisons.

Deux Japonais sont le nez sur un paravent de laque ; ce mandarin des métiers est leur affaire ; ils absorbent minutieusement notre culture. Laque européen, opium smart, réexpédié vers l'Orient extrême, — fret de retour.

On voit Hans Pœlzig descendu au long des murs des Galeries Lafayette, au five o'clock authentique qu'on nous montre là. Francis Jourdain avait fait l'an dernier une salle d'auberge ; qui a servi. Riant, le five o-clock coloré, en lutte avec le froncement de sourcils de ses murs pœlzigiens. Thé, tilleul, infusion. Très à la mode. Il est bon que les choses infusent. Constatons gaiement qu'on aime à faire gaies les infusions.

Sauf, tout de même, le grave Paul Follot (Pomone, Magasins du Bon Marché) qui nous tue d'un coup ; un crépuscule violet (infusion de simples étrangères à nos prairies) étend sa glace sur cette mort.

*L'Atelier Primavera*, comme *le Studio du Louvre* décèlent une certaine fermeté et un instinct d'économie qui rôderaient volontiers vers des destinées plus franches que celles où on les envoie participer aux jeux passagers de nos divertissements.

***

Ailleurs, au Champ de Mars, la Foire de Paris s'organise petit à petit, après six ans d'expérience.

Touchant voisinage des choses les plus coco (cocoteries de la petite vie bourgeoise) et des sévères travaux mécaniques. Bien définitive démonstration ! Comment hésiter une minute ? Je voudrais tant acheter des objets utiles pour me meubler ! La Foire de Paris va rondement *vers le vrai*, le vrai tel qu'il nous apparait chaque jour davantage.

Les halls de l'Electricité et de la Mécanique nous emportent dans tout ce qu'on voudra de pur, de purement conçu et de purement exécuté, nous remplissent du plus sain émoi, nous font croire à un demain possible, nous nettoient les yeux, décantent notre magma artistique, dessinent une route lisse et claire, sans mirage. Ces machines sont des meubles, des aides, des collaborateurs. Peut-on n'être pas sensible à cet immense progrès ! peut-on ne pas discerner ici la direction de l'aiguille aimantée sur le pôle retrouvé ? Dans le champ exigu de l'utile, le chemin *du juste* se trace plus droitement que dans les troubles limbes distendus où se promènent des âmes en perpétuel état d'âme. C'est dans ce champ exigu de l'utile qu'est le jeu difficile du *juste*, jeu difficile de l'acrobate. Dans la précarité d'équilibres presque toujours insaisissables, saisir le fil tendu du *juste* !

La leçon de la Foire de Paris est dans une certitude quasi déterminée qui naît au confluent de deux fleuves humains : la raison pure et le sentiment de pure harmonie ; on peut aussi dire : tout ce dont l'homme est capable par son énergie, et tout ce qu'il y a de fatalement déterminé en lui, lorsqu'ayant élagué les fausses pousses, il laisse sourdre cette sève qui est l'expression de l'ordre universel dont il dépend et auquel il se rallie lorsqu'il retrouve l'axe de son destin.

Cette somme d'instinct fondamental et la somme des connaissances, fournissent l'harmoine qu'on rencontre dans la machine, harmonie



Foire de Paris. — Stand THOMSON-HOUSTON

dont la perception nous est une grande joie. C'est peut-être bien là un critère pour apprécier l'art décoratif. Le champ se limite à un sentiment d'harmonie. Et n'est-ce pas ce qu'on requerra d'un bon outillage ?

***

Au Grand Palais de nouveau :

Le « Groupe Chareau » semble tendre vers ce concept d'harmonie. A-t-il tenté dans cet ensemble important et intéressant la démonstration de la hiérarchie des arts ? Meubles, outillage ; Picasso, émotion d'un autre ordre, supérieure.

Chaises charmantes, intelligentes, mais peut-être bavardes. Fauteuils idem. Si chaises et fauteuils éteignent Picasso, Léger, Derain, Utrillo, Lipchitz, chaises et fauteuils sont insolents. Ils sont encore ici insolents parmi cette démonstration qu'on a voulu tenter. Lipchitz,

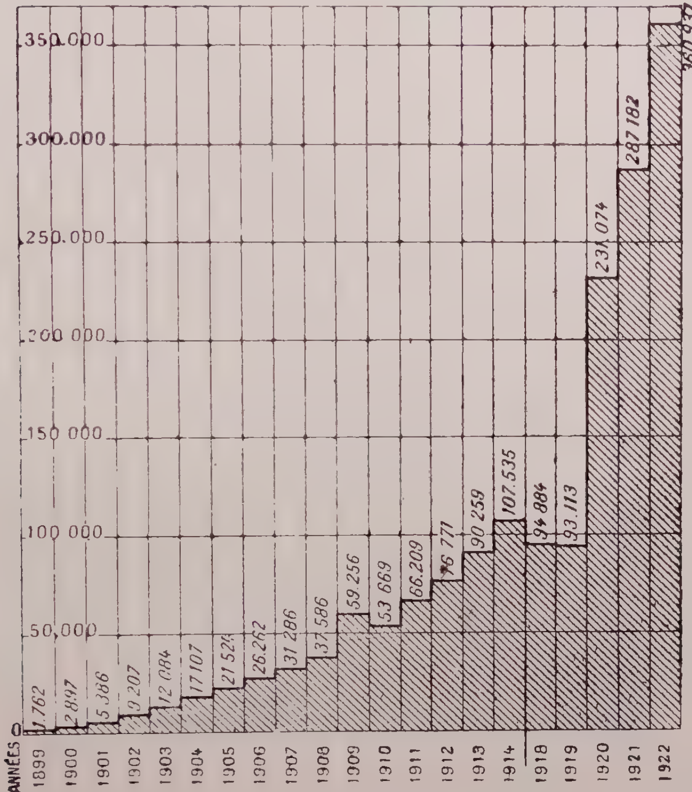
Utrillo, Derain, Léger, Picasso sont réduits à zéro : une tache carrée remplissage décoratif dans un cadre.

La responsabilité de cette dégradation n'incombe pas à ces sculpteurs et peintres. Chaises, fauteuils, etc... sont extrêmement haut-parlants. On pense : Pour vivre ici, il faut être sacrément distingué, — et sans répit ! Les bonnes manières sont recommandables et agrémentent la vie, — lorsqu'on ne s'en aperçoit pas. (Groupe Chareau : Chareau, Ellen Gray, Francis Jourdain, Mallet Stevens, Martine, Ruhlman, Sermersheim, Legrain, etc.)

Par ailleurs, des maquettes d'architecture de Siclis et Lurçat nous rappellent que l'architecture est l'essence même de l'art décoratif. Et l'Architecture nous reconduit à la Foire de Paris où règne cet esprit d'architecture qui, de plus en plus, vient nous admonester.

Paul Boulard.

*par le* CORBUSIER




(Rapport Massart).

# STATISTIQUE

**La Statistique est le Pégase de l'urbaniste. Affreusement maussade, minutieuse et sans passion, impassible, elle est le tremplin du lyrisme, le socle d'où le poète peut s'élancer vers l'avenir et ses inconnues, ses pieds étant solidement appuyés sur des chiffres, des courbes, sur des vérités humaines ; en réalité ce lyrique-là va pouvoir nous intéresser puisqu'il**

parlera notre langage, s'occupera des choses qui nous occupent, nous animera dans le sens de notre mouvement en ne nous désignant que des solutions de notre système.

La statistique donne la situation exacte de l'heure présente, mais aussi les états antérieurs ; et elle les raccorde entre eux par une ligne si expressive, que du passé, on acquiert un sentiment défini, et que, suivant l'organisation de la courbe, nous pouvons pénétrer dans l'avenir et acquérir des certitudes anticipées. Le poète ainsi oriente sa route dans un faisceau de vérités indispensables à la sécurité des actes qu'il nous faut accomplir.

Par la vertu de la statistique, on peut en un instant, tout en étant étranger aux complexités d'une question, en prendre connaissance, et avec un esprit créateur, discerner des directions sûres. Dans la complexité, les individus se noient ; il est des individus *noyables*, et d'autres plus rares qui se tiennent toujours hors de danger. L'urbanisme est, en vérité, une mer agitée où l'on se noie. On se noie à la première brassée, au premier plongeon, tant on est assailli par la multitude des vagues et par leur bruit assourdissant ; tout au plus accroche-t-on au passage une ceinture de sauvetage qui est la conscience dans le travail et la précision, une conscience et une précision de cheval de fiacre à brancards et à œillères.

C'est dans ces conditions périlleuses pour l'avenir que s'effectue lentement le long labeur dont l'objet est d'ordonner le fait urbain, de le policer, de le discipliner, de le maintenir en capacité de production, de le hisser hors de l'étouffement du chaos. Labeur énorme qu'exécutent les services municipaux, ces services qu'on critique toujours et qu'on ne loue jamais, puisqu'ils sont semblables aux agents de la police qui, aux jours des réjouissances publiques, rectifient inlassablement nos élans, canalisent notre flot, avec cette éternelle et agaçante attitude du gendarme. Les gens de conscience et de précision qui établissent les statistiques sont façonnés par un travail méticuleux ; et leur esprit prend le moule indéformable des ouvriers mosaïstes ou des hauts-lissiers penchés sur le choix des milles petites pierres ou des mille brins de laine, un esprit d'analyse et non de conception, un esprit anéanti dans l'exactitude du fait momentané et désormais fonctionnellement inapte aux constructions aérées, hardies, divinatrices.

Il faut rendre justice à ces hommes de bonne volonté et de conscience honnête. Leur bonne volonté est immense et la continuité grise de leur labeur est une puissance aussi féconde que modeste. Ils sont, comme le soldat dans la bataille, une présence modeste, mais leur ensemble fait l'armée ; leur sort se développe dans le casse-tête, dans l'incohérence ; force précieuse d'analyse ; leur malheur vient de ceci : c'est qu'on leur demande de créer. Penchés sur l'inextricable phénomène urbain, ils ne sont pas ceux desquels on doit requérir ces enjambements violents susceptibles de modifier le cours des événements. Ils sont la statistique. La statistique est une matière première. On ne demande pas à la matière première de s'usiner elle-même. On prend des praticiens pour travailler la matière première.

On ne sait pas dans le public ce que c'est que la gestion d'une grande ville : les offices du cadastre, les offices d'extension, l'inspection de la circulation, la direction des transports en commun ; on ne se doute pas de ce qu'est la machine formidable de la grande ville, qui maintient dans un état de discipline quatre millions d'êtres dont tout acte est régi par une passion particulière, individuelle, anarchique, — quatre millions d'individus régis par leur libre-arbitre, prétendant chacun vivre sa vie, alors que cette prétention ainsi multipliée crée une tension terrible et dramatique.

Pourtant cette tension suit l'impulsion des courants de fonds, lesquels conduisent lentement les masses ; lentement mais parfois contradictoirement, quitte à provoquer la violence et le désordre. Reconnaître la presence de ces courants, mesurer leur force et discerner leur direction, voilà ce que fait la statistique.

J'ai vu à l'œuvre ces ouvriers modestes de la précision. Sorti de mon en-

quête, j'aurais eu presque le vertige de cette mécanique dont les engrenages se sont multipliés et dont les dents elles-mêmes se sont redivisées, s'engrenant plus étroitement et plus délicatement. J'ai senti que lorsqu'on est en contact direct avec la machine, on est apeuré à l'idée même d'envisager un changement minuscule : déjà on l'entend qui craque et l'on prévoit le détraquement. Alors, on prend une âme respectueuse et peureuse. On refoule ses idées personnelles. Il ne faut pas être trop près de la machine pour oser quelque chose. J'ai compris l'espèce d'insulte à la *vérité précise du moment*, que devient toute proposition de modification du système urbain et je mesure pourquoi, ayant parfois exprimé publiquement des conceptions neuves, mon geste a soulevé là une véritable indignation. J'ai conclu : rien de possible ne peut naître du dedans de ce milieu entraîné fatalement par les rouages subtils et si inextricablement engrenés. Il ne peut advenir quelque chose d'utile que du dehors, que de là, où l'on ne se doute même pas de la présence des inextricables rouages. La statistique est la résultante de la machine inextricable ; partons de la statistique, car l'heure est venue de détruire l'inextricable de la machine ; c'est une heure de salut. Il faut être sans remords. Plus que cela, il faut s'arracher au souvenir de la machine inextricable, pour concevoir ingénuement et trouver des solutions d'enfant pur. Je l'ai dit à l'un des plus actifs personnages qui se bat hardiment contre la machine inextricable, M. Emile Massart, Président de la deuxième commission du Conseil Municipal de Paris (Administration générale, Police, Sapeurs-Pompiers, Domaines) : « Je veux me tenir en dehors de vos innombrables vérités précises ; je ne veux pas connaître l'âpreté des intérêts qui sont en lutte, le dossier effarant des *Domaines*, etc... ; je veux tout simplement, sur vos statistiques, élaborer avec un esprit dégagé, une conception saine et claire, d'utilité et de beauté, rechercher des principes purs, directeurs, isoler le problème sur lui-même hors des cas d'espèces et arriver à formuler des principes fondamentaux d'urbanisme moderne. Avec ces principes qui seront des certitudes, chacun alors, pourra envisager les cas d'espèces, le cas de Paris, par exemple. »

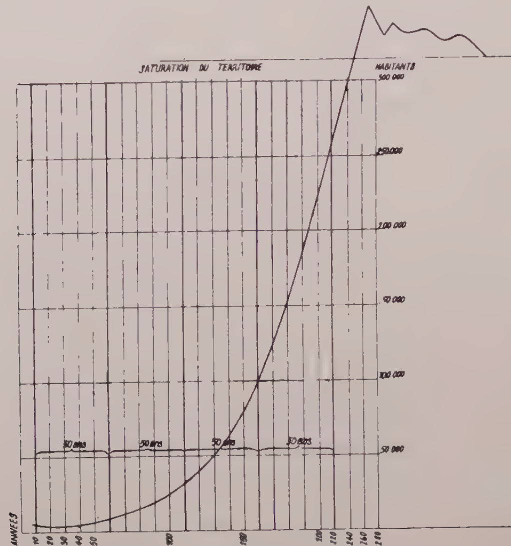
Je viens de lire le rapport au Conseil Municipal de Paris au nom de la 2me Commission, présenté par M. E. Massart en 1923. Il a trait à la circulation dans les grandes villes. Des hommes de tous pays, devant l'angoissante situation qui va multipliant sa menace, proposent en masse serrée des solutions qui sont encore comme la subdivision en nouvelles dents de chaque dent de l'infernale mécanique. Ce n'est plus tenable et l'on va à l'impasse. Ce n'est plus de la conception, *c'est du sauve-qui peut* !

***

MOUVEMENT DE POPULATION.

La population d'une grande ville ayant passé de 500.000 habitants à 4 millions, suit une courbe de croissance de plus en plus violente, accélérée. Cette courbe continuerait vers l'infini, si l'on ne devait admettre qu'à un moment de sa course, elle s'affaisse graduellement, au moment même où le pays qui alimente la grande ville atteint sa limite de natalité. La grande ville montera de 1 à 2, 3, 4, 5, 6, 7 millions d'habitants, suivant l'accélération fournie par la courbe antérieure à ce jour. Pratiquement, pour nous, la croissance peut être considérée comme illimitée.

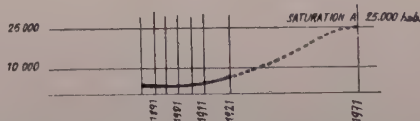
Si l'on étudie la courbe d'accroissement d'une circonscription (Arrondissement de ville ou ville de banlieue) on s'aperçoit que la nature de cette courbe est identique à celle de la grande ville : phénomène synchronique. Toutefois, ici intervient le *plafond*, c'est à dire le moment où la capacité de la circonscription est définitivement conditionnée par sa superficie *limitée* (alors que la superficie de la grande ville est illimitée). A ce moment, sursaturation, dépassement de la capacité normale, débordement, crise des logis ; puis retour par oscillations à un état conforme de pleine saturation. (Jus-




Courpe générale d'accroissement de la population.
On voit par groupe de 50 ans, l'accélération violente d'accroissement

qu'à ce qu'intervienne un événement nouveau extérieur, par exemple, une modification des moyens de l'architecture entraînant celle des réglementations des constructions ; on peut un jour décider de bâtir sur 20 étages au lieu des 6 ou 7 étages actuellement fixés par les règlements.)

Les *Services d'Extension de Paris* (1) ont ainsi établi la courbe de croissance de chacune des circonscriptions du département de la Seine. Ces courbes permettent dès maintenant de savoir ce que sera telle commune ou tel arrondissement dans 50 ans et par conséquent de prévoir dès aujourd'hui, un tracé de rues suffisant, des surfaces de parcs, de cimetières, de services publics, etc.. *La statistique pose le problème.*

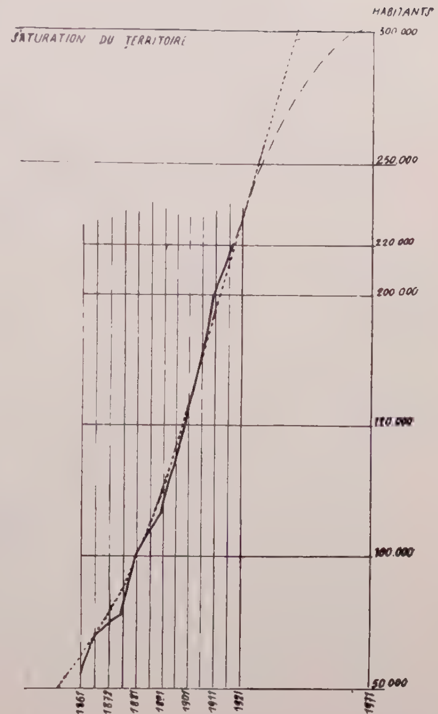



Le Bourget, banlieue parisienne. Agglomération récente.

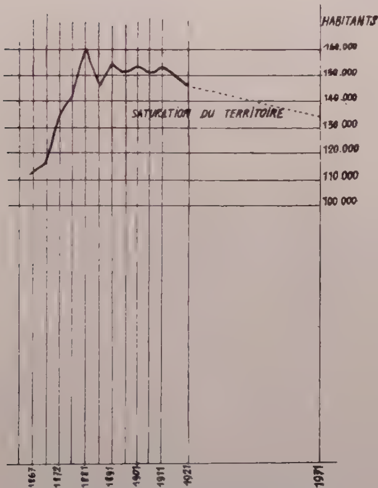
(1) Service de M. Bonnefond.



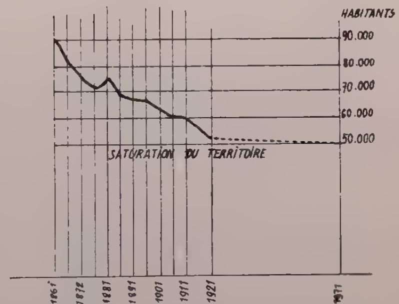

St Denis banlieue parisienne.
Agglomération en développement.




Paris XVe arrondissement. Agglomération proche de sa limite (determinée par les réglementations actuelles de hauteur de construction)




Paris Xe arrondissement.
Agglomération ayant dépassé sa capacité (actuelle).




Paris 1er arrondissement. Agglomération retrouvant par exode des habitants, sa capacité normale.

(Ces cinq courbes mises bout à bout reconstitueront le phénomène général d'accroissement représenté au tableau de la page précédente.)

LES AFFAIRES SE PRÉCIPITENT AU CENTRE DES GRANDES VILLES.

**Qui le prouvera ? La Statistique répond. Elle précise même en quels endroits et avec quelle intensité le phénomène se réalise.**



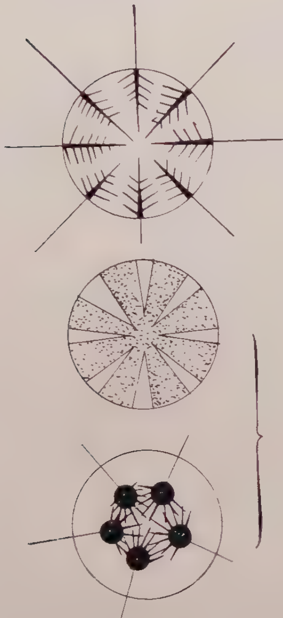

Département de la Seine. Paris Banlieue (recensements de 1911 et 1921).
En A : l'exode des populations à demeure, remplacées par les affaires (démonstration frappante de la constitution d'un centre d'affaires en dix ans !)
En B, l'afflux dans les banlieues (Le phénomène s'étend à tout le département).

**Ce tableau accuse les accroissements et les diminutions de population recensée, c'est-à-dire, d'habitants ayant domicile. On voit se vider les 1er, 2me, 3me, 4me, 5me, 6me, 8me, 9me, 10me, 11me arrondissement ; les appartements sont transformés en bureaux.**

**Il existe aux** *Services d'Extension* **le tableau donnant l'***Echelle de densité de population à l'hectare*. **Les taches sombres montrent les quartiers surpeuplés. La statistique de la tuberculose charge de taches noires les mêmes quartiers surpeuplés. On en tire facilement la morale : appeler le démolisseur ; on sait où démolir. D'autres statistiques montreront comment rebâtir.**

LA GRANDE VILLE ACTUELLE SE TUE ELLE-MÊME.

**La grande ville est née des chemins de fer. Autrefois, l'entrée de la ville se faisait par les portes des remparts : les charrois et les foules se dispersaient au long de leur trajet vers le centre. Il n'y avait aucune raison particulière d'engorgement au centre. Le chemin de fer entraîna la création de gares au centre des grandes villes. Le centre des grandes villes est formé du réseau des rues les plus étroites. Dans ces rues étroites, on jette des foules. On dira : portons les gares en périphérie. La statistique répond :** ***non,*** **les affaires exigeant qu'à 9 heures du matin des**



Mouvement du trafic avant la création du Chemin de fer.

Etat des artères de circulation à ce moment.

Aujourd'hui le même état subsiste.

Mais les gares sont survenues, jetant les foules dans l'espace le plus restreint et dans les rues les plus étroites.

**centaines de milliers de voyageurs débarquent en un instant au centre même de la ville où sont les affaires. La statistique montre que les affaires sont au centre. Elle exige qu'on crée au centre des avenues très larges.** *Donc, il faut démolir le centre.* **Pour se sauver, la grande ville doit refaire son centre.**

LES AFFAIRES EXIGENT LA PLUS GRANDE RAPIDITÉ DE CIRCULATION.

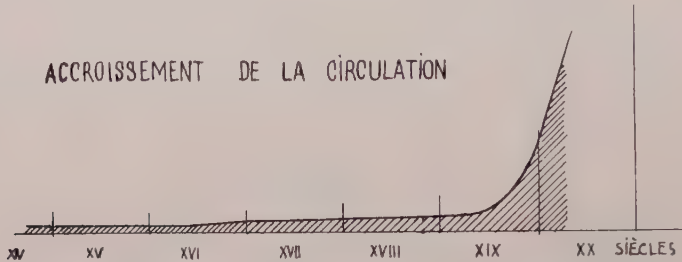
**L'automobile a fait les affaires et les affaires développent l'automobile, sans limite prévisible. A tout instant le rapport de M. Massard dit :** *La vitesse ? Elle résume le progrès même de notre société moderne* **et cette opinion est celle qui a dirigé les débats du Congrès international de la route à Séville en 1923.**

**A Paris la surface circulante (des voitures) est plus grande que la surface circulable (des chaussées) (Massard). Voici un graphique montrant l'état actuel des surfaces des rues et celui des surfaces circulantes (voitures). Où vont les automobiles ? Au centre. Il n'y a pas de surface circulable au centre.**

**Il faut en créer. Il faut démolir le centre.**



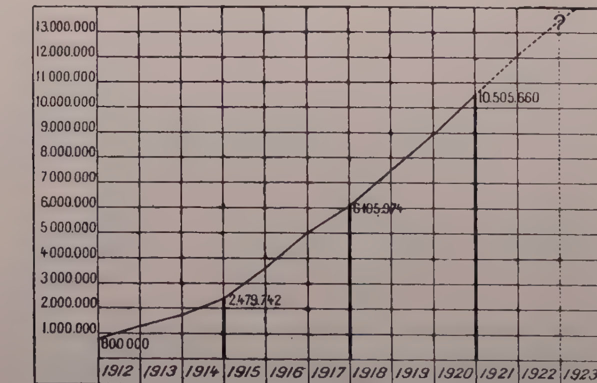

La zone pointillée M montre ce qu'aurait dû être le développement du système des rues. Malheureusement nous sommes loin de compte. De là la crise.




Le XX[e] siècle marque une rupture violente d'un état séculaire et la direction de la courbe laisse supposer l'avènement d'un état de choses absolument imprévu.

**En tête de chapitre se trouve le tableau d'accroissement de la circulation des véhicules automobiles au cours de ces 23 dernières années. Il manque les années 1923 et 24 de beaucoup plus fortes que 1921 et 1922. L'automobilisme est un événement nouveau de conséquences immenses pour la grande ville. La ville n'y était pas préparée, l'embouteillement est si complet, qu'à New-York, les hommes d'affaires laissent leur voiture en périphérie et empruntent le métro pour arriver à leur bureau. Paradoxe saisissant !**

**Et voici pour 1912-1921, la courbe d'accroissement de la production automobile aux Etats-Unis. Diagonale impérieuse allant se redressant toujours davantage.**




——— Augmentation annuelle de la circulation indiquée, pour les industries automobiles, par des chiffres publiés en février 1922.
-------- Tendance probable indiquée pour 1923.

Ce graphique montre l'enregistrement de voitures automobiles, dans les Etats-Unis, de 1912 à 1921.
Ces chiffres ne sont pas valables antérieurement à 1912

(Rapport Massart).

Voici d'ailleurs des chiffres qui dénoncent la marée montante. (Manquent 1923 et 1924, qui ont marqué le réveil de l'activité économique).

| | Carrefour Rivoli-Sébastopol | Carrefour Drouot | Champs-Elysées-Ch. de Marly | Carrefour Royale-St-Honoré | TOTAUX |
|---|---|---|---|---|---|
| 1908 du 3-9 Févr. | 33.993 | 57.409 | 45.710 | 69.228 | 206.340 |
| 1910 du 18-24 Avr. | 37.528 | 60.711 | 71.237 | 73.178 | 242.654 |
| 1912 13 Mai-19 Mai | 42.681 | 51.289 | 81.437 | 85.557 | 260.964 |
| 1914 27 Avr.-3 Mai | 62.703 | 56.174 | 88.707 | 83.410 | 290.102 |
| 1919 19-25 Fév. 26 Mai-4 Juin | 34.436 40.355 | 44.772 54.764 | 66.440 114.368 | 65.081 84.408 | 210.729 293.895 |
| 1920 3-4 Nov. | 48.805 | 60.978 | 90.143 | 82.944 | 282.870 |
| 1921 30 Mai-5 Juin | 50.702 | 65.970 | 100.656 | 81.174 | 298.302 |
| 1922 15 au 21 Mars | 48.641 | 65.107 | 104.862 | 88.351 | 306.961 |

Comptages effectués par les services de contrôle de la circulation
à la Direction de la Police de Paris
Passage des voitures à divers carrefours

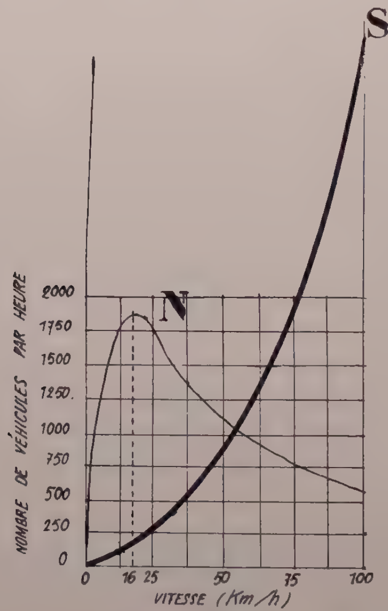
Le centre de la grande ville est le fond d'un entonnoir où se précipite la circulation de toutes les rues. La carte des Transports en Commun de Paris, accuse des traits serrés et multiples au centre, lignes de tramways et d'autobus. Sur ce graphique doivent venir s'ajouter aux mêmes endroits critiques, les masses noires représentant la circulation automobile. Au dessous, dans le sous-sol, les métros transportent des millions de voyageurs chaque jour.

Tout ce mécanisme est agencé en faveur de la vitesse. Or, dans l'état actuel des rues, un graphique dénonciateur donne la preuve que la vitesse admissible pour les voitures des villes contemporaines est de 16 kilomètres à l'heure ! ! ! Les usines (industries nationales livrent des luttes acharnées pour passer à des vitesses de 100 à 200 kilomètres ; l'état de la ville, impérativement crie : « 16 kilomètres, Messieurs. »

Car la forme de la rue n'est pas adaptée. Nos rues datent en grand nombre encore du XVIème ou du XVIIème siècle. Qu'on se souvienne qu'au




Paris. — Réseau des transports en commun. Autobus et tramways




La courbe N montre le point maximum de débit et de vitesse (1775 voitures à 16 km. à l'heure.) Si la voiture fait 100 km. à l'heure, la rue ne débitera que 500 voitures à l'heure. Cette courbe est établie sur le principe que chaque voiture doit avoir le champ nécessaire pour pouvoir stopper sur ses freins à n'importe quelle alerte. Si l'on constituait au dessus des rues des autodromes sans intersections fréquentes, N serait remplacé par S, c'est-à-dire un débit d'autant plus fort que la vitesse est plus grande.

milieu du XVIème siècle circulaient dans Paris *deux* voitures : le carosse de la Reine et celui de la princesse Diane. La rue du XIX-XXème siècle est une rue à circulation hippomobile.

Où que l'on regarde, c'est la congestion, le cancer qui étreint, l'étouffement.

Où stoppent les milliers de voitures de la ville moderne ? Au long des trottoirs, embouteillant la circulation ; la circulation tue la circulation ; l'homme d'affaires new-yorkais abandonne sa voiture en banlieue ! ! Il faudrait créer des garages publics vastes, à ciel ouvert, pour parquer les voitures aux heures de travail. Les rues actuelles s'y refusent. La rue-corridor ne peut plus subsister et pour mille raisons. Il faut créer un autre type de rue.

Comment déterminer ce type de rue ? Si l'on établit la statistique des lieux de passage des poids lourds (camionnages) on connaîtra le lit de ces fleuves massifs et lents.

Faire aussi la statistique des frais d'établissement des égouts, des canalisations d'eau, de gaz, d'électricité, de téléphone, d'air comprimé, de pneumatiques, etc... Celle des frais d'entretien annuels de ces organes dans les secteurs les plus menaçants de la ville !

Puis enfin celle des frais de creusage et déblais qui furent, sont ou doivent être exécutés pour la construction des immeubles dans l'étendue de ces secteurs.

Ceci fait, réfléchir une minute et se mettre bien dans la tête que l'immense surface de Paris a été creusée de quatre mètres pour enfouir des locaux dans la terre humide et insalubre, absorbant des sommes folles, enterrant un cube formidable de batisse quasi inutilisable ? Conclure en affirmant qu'il est totalement inutile aujourd'hui de fouiller sous une maison, des poteaux de ciment suffisant à la porter. Conclure que la rue n'est plus le plancher des vaches, *mais une machine à circuler, un appareil circulatoire*, un organe nouveau, une construction en soi et d'une importance décisive, une espèce d'usine en longueur; qu'il lui faut un ou deux étages et qu'on pourrait sur un simple appel du bon sens, se mettre à réaliser les villes-pilotis, solution ingénue, exécutable quand on voudra (1). La statistique, à coups répétés, répondra oui.

Ceci n'est qu'un exemple.

***

Voici enfin d'autres statistiques à faire (qui sont faites peut-être) et qui nous apporteraient ce point d'appui qu'il faut pour soulever le monde... officiel :

« *D'un coup de pied, Pégase fit sortir de la montagne de l'Hélicon la fontaine de l'Hippocrène où les poètes, dit-on, allaient puiser l'inspiration.* »

Pour concevoir la véritable rue moderne :

1. Quel est, aux heures d'encombrement, le chiffre des voyageurs de banlieue dégorgés par chaque gare ?

2. Suivant quelle accélération se produit l'agonie des arbres au long des rues actuelles, dans l'atmosphère du gaz d'essence ou de pétrole et d'huile brûlée et dans la radiation calorifique constituée par les valonnements reserrés des maisons et des rues dans leur rapport actuel déplorable.

3. Quelle est la courbe d'excitation du système nerveux d'un citadin soumis au cours des dix dernières années au phénomène de la grande ville ? Idem son sytème respiratoire ?

Pour décongestionner la ville et lui conquérir une immense surface accessible dans les meilleurs conditions d'hygiène :

1. Quel est l'accroissement des superficies de terrasses construites dans le pays, sur tous immeubles, terrasses étanches et accessibles ? Car les éternels « empêcheurs » verraient alors *exister* et (résister)

cette méthode qui n'est que l'expression du bon sens utilisant le progrès ; et l'urbanisme pourrait étendre ses tracés AU TOIT de la ville, en récupérant une part de cette surface accessible et y traçant un ordre nouveau de rues de repos, loin du bruit et au milieu des verdures.

Pour fournir aux réalisateurs de demain les moyens financiers utiles :

1. Quelle est la valorisation du sol d'une ville.

*a*) Lorsque les affaires s'implantent dans un quartier en chassant l'habitation bourgeoise.

*b*) Lorsque des pâtés d'immeubles vétustes sont démolis et que de nouvelles avenues larges y sont percées ?

Etc, Etc...

***

La statistique montre le passé et esquisse l'avenir ; elle fournit des chiffres et donne le sens des courbes..

Par ailleurs des événements nouveaux (le XIXéme siècle avec les chemins de fer, la traction automobile, les communications télégraphiques et téléphoniques, etc...) perturbent totalement le cours régulier des choses.

Si A = voies anciennes,

Si B = Chiffre de la population ancienne avec circulation (personnes et marchandises), hygiène, état moral, etc.

A1 = Voies nouvelles,

B1 = Population nouvelle, circulation (personnes et marchandises), hygiène, état moral, etc.

L'équation est :

A : B = A1 : B1

A et B étaient proportionnés l'un à l'autre.

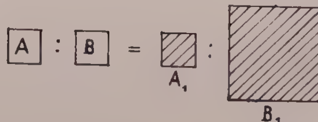
A1 n'a pratiquement pas modifié A, donc

A = A1

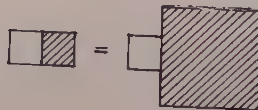
B1 est devenu énorme.

L'équation devient absurde : A : B = A : B1

Elle peut se symboliser ainsi :




Le produit des moyens et des extrêmes donne :



C'est absurde.

La grande ville moderne dans son état actuel est une absurdité.

***

Mais, au fait, elle use et conduit lentement à l'usure des millions d'êtres humains ; et le pays qui est derrière, tombera en léthargie.

La statistique est implacable.

*par le Dr ALLENDY*

# LES NÉVROSES

Dans un précédent article, nous avons exposé l'importance de l'élément inconscient dans le psychisme humain et la manière dont ses énergies propres entrent en rapport avec la puissance de la volonté consciente, sollicitant sournoisement notre raison lucide dans une direction déterminée qui est, en somme, celle de l'instinct.

L'inconscient ou l'instinct peut être dévié; il peut notamment, pendant la courte période de son développement infantile, subir des variations qui, suivant le cas, le dévieront définitivement ou bien, le sensibiliseront seulement de telle manière qu'il restera vulnérable par la suite aux moindres chocs et exposé à des déviations tardives. En présence d'un inconscient déformé, d'un instinct aux tendances vicieuses, le conscient peut n'exercer qu'une résistance insuffisante : ainsi se réalisent les perversions. Dès que la volonté s'oppose à ces tropismes vicieux ou, en général, dès que la raison entreprend de s'opposer à l'instinct, la souffrance morale apparaît comme une traduction du conflit : l'arbre de la science du bien et du mal a cette souffrance pour fruit et c'est, par excellence, l'apanage de l'humanité.

Le conflit peut avoir plusieurs issues. Il peut être tel que l'individu succombe après beaucoup de luttes, à des réalisations pathologiques. Dans d'autres cas le sujet arrive à sublimer ses tendances dans le sens normal d'une manière plus ou moins complète, quelquefois géniale, faisant de sa férocité initiale une fermeté implacable, de sa brutalité un héroïsme, de sa lâcheté une digne mansuétude, de sa cupidité une soif de connaissance. Ici le conflit a fait refluer les immenses énergies de l'affectivité (*Libido* de Freud) dans ses directions collatérales et sur un plan différent, canalisant celles-ci dans des voies fécondes (1). Enfin, il peut arriver que, sans pourtant succomber à ses impulsions primi-

1. Il en résulte encore la souffrance morale, traduction inévitable de tout conflit intérieur, mais la souffrance est compensée par la satisfaction des réalisations obtenues « La gloire n'est souvent que le deuil d'un visage », sans doute, encore qu'elle comporte une certaine satisfaction ; ne fut-ce que de grandir l'être à ses propres yeux.

tives, le sujet ne parvienne pas à les adapter à des fins utiles et alors sa souffrance stérile, privée de toute consolation, aboutit à des troubles objectifs qui commencent à la névrose et qui vont jusqu'à la psychose, qui s'étendent de la langueur romantique à l'aliénation extrême Nous nous occuperons aujourd'hui de la névrose.

La névrose consiste en un trouble de la santé psychique dont la cause primitive est purement mentale. Cette notion, clairement dégagée par des neurologues et des psychiatres contemporains, est en réalité assez nouvelle, car pendant longtemps les médecins ont eu de la répugnance à admettre l'action, sur l'organisme, des modifications psychiques invisibles, immatérielles. C'est que, comme l'observent fort justement Dejetine et Gauckler, « tout l'essor de la médecine moderne résulte directement des progrès de l'anatomie pathologique et des travaux de laboratoire. Ceux-ci nous ont permis de prendre une notion plus précise de la mécanique humaine et des troubles divers qui peuvent l'atteindre. Mais on a trop oublié que les modifications de l'énergie physique n'étaient pas les seules que les médecins dussent enregistrer... et il existe un groupement nosologique particulier et fort important dont la symptomatologie est tout entière réalisée par une modification *primitive* de l'état moral ou mental et par toute une série de manifestations secondaires. Les affections qui rentrent dans ce cadre portent le nom de psychonévroses. »

Ces manifestations qui se présentent au médecin sont des plus variées et il est peu de symptomes qui ne puissent être produits par la névrose : troubles digestifs liés à la dilatation gastrique, à la ptose intestinale, à l'entéro-colite, constipations inexplicables, reins plus ou moins mobiles avec tout leur cortège de troubles divers, symptomes urinaires, respiratoires, circulatoires, locomoteurs, depuis le tremblement jusqu'à la paralysie, bégaiement, tics, insomnie, enfin troubles génitaux : impuissance, frigidité. Ce ne sont là que des exemples. Tout ce que la suggestion peut réaliser expérimentalement sur un organisme, en particulier une suggestion répétée, continue, s'étendant sur des années entières, la névrose le réalise spontanément.

Les symptomes névrotiques apparaissent souvent à la suite d'un choc psychique, à la suite d'une *émotion*, qui agit non seulement sur notre intellectualité, mais surtout sur notre instinct profond, nos tendances affectives, notre inconscient en un mot. L'intelligence est capable de s'adapter aux idées, mais l'inconscient ne s'adapte pas aux émotions. L'émotion peut se changer tardivement en préoccupation et le conflit demeure. « Dès qu'il se livre en nous un conflit, disent encore Dejerine et Gauckler, entre nos tendances intimes et des actions d'origine extérieure ou intérieure, l'intelligence perd ses droits. Tout individu en état d'émotion devient, par cela même, auto et hérétosuggestible, quoique la suggestibilité consiste en la possibilité de l'admission par la conscience d'idées, de notions non contrôlées par la raison. C'est

par ce mécanisme que l'émotion prend la première place dans l'histoire des psychonévroses (1). »

Brill, dans ses *Fondamental conceptions of Psychanalysis*, rapporte un cas particulièrement joli au point de vue démonstratif et pathétique :

Une femme souffre du bras ; elle consulte un médecin qui lui demande si elle est sortie la veille. Elle répond qu'elle est en effet sortie par un mauvais temps et qu'elle a pris froid. Le médecin prescrit des médicaments qui restent sans action. La malade revient le consulter sans plus de succès. Elle s'adresse à un autre, déclarant qu'elle souffre de rhumatisme et celui-là, considérant la chose comme établie, la soigne pour le soi-disant rhumatisme. Elle passe de médecin en médecin jusqu'à ce qu'un d'entre eux s'avise que c'est une manifestation hystérique. Un neurologiste l'examine et reconstitue son histoire.

Cette jeune personne avait fait la connaissance d'un étudiant ; leur intimité était devenue telle que l'entourage avait parlé de mariage et qu'elle l'avait cru. L'étudiant passa ses examens, quitta la ville et entretint avec elle une longue correspondance. Il revint la voir pendant les vacances, mais ne fit aucune demande. L'impression fut qu'il voulait auparavant se faire une situation. Ceci dura plusieurs années. A la fin il annonca qu'il avait obtenu le poste envié : tout le monde pensa que le mariage était sûr. Il vint aux vacances, passa son temps avec elle et avant de repartir, l'emmena dans une longue promenade au cours de laquelle il lui prit le bras, le serra assez vivement mais ne parla de rien. Il y eut une déception générale. La jeune fille commença par n'y rien comprendre, puis finit par admettre qu'il ne l'aimait pas. En même temps apparut sa douleur dans le bras, ce bras qu'il avait pris dans la dernière promenade, au moment où elle s'attendait à la proposition espérée. « Sans avoir à parler du jeune homme, dit Brill, elle pouvait dès lors, grâce à la douleur, se rattacher inconsciemment à l'épisode où s'était joué son espoir ». L'émotion avait fait naître la névrose.

Ce cas est particulièrement démonstratif et montre le mécanisme-type de la part des affections névrotiques ; seulement la cause n'est pas toujours facile à saisir par l'interrogatoire ordinaire, le propre de l'émotion initiale étant d'être refoulée dans l'inconscient. Dans la plupart des cas, la psychanalyse seule, en explorant méthodiquement cet inconscient, est capable de reconstituer le mécanisme étiologique et de remonter même au delà du choc de déclanchement, jusqu'à la sensibilisation initiale. La cause émotive peut même avoir disparu du champ de la conscience du sujet et les accidents névrotiques évoluer pour leur propre compte. Non seulement la plupart des médecins négligent la recherche de l'origine morale et émotive des accidents nerveux qu'ils

1. *Dejerine et Gauckler — Manifestations fonctionnelles des Psychonévroses.* Paris (Masson) 1911, p. 323.

ont à soigner, mais encore beaucoup de malades se refusent absolument à livrer, en une confession directe, les misères de leur vie morale. Ils s'appliquent tellement à ne pas les voir qu'ils arrivent à la fin à les oublier tout à fait. De là l'impuissance fréquente des interrogatoires ordinaires et l'indication de la méthode psychanalytique.

Parmi les causes morales qui déclanchent la névrose, apparaissent fréquemment les déceptions, les désillusions amoureuses, la perte d'un être cher, les préoccupations de l'avenir, l'insécurité matérielle, les soucis relatifs à la santé, mais surtout les émotions ou les préoccupations se rapportant à la vie génitale.

On a vivement reproché à Freud d'accorder une place trop importante à la sexualité dans ses théories, mais, outre que la conception de la sexualité est quelque chose d'infiniment plus compréhensif que la génitalité simple, on oublie trop facilement que les autres auteurs qui ont étudié la question, en sont arrivés à des conclusions concordantes. Ceci est encore nettement indiqué dans l'excellent ouvrage de Dejerine et Gauckler : « Souvent, le trouble génital est le phénomène initial d'où dérive tout l'état neurasthénique consécutif. On se fait difficilement en effet une idée de ce que peut devenir l'état moral chez beaucoup d'individus lorsqu'ils se sentent atteints dans leur virilité. Il n'est rien qui puisse les toucher davantage. Et nous avons vu des malades pour lesquels des pertes matérielles, de gros chagrins affectifs étaient considérés comme d'importance à peu près nulle auprès du prix qu'ils attachaient à leurs atteintes génitales. Il semblerait que la fonction génitale qui est en somme la fonction capitale, la fonction de reproduction, la fonction instinctive par définition, ne puisse être touchée sans que la personnalité tout entière de l'individu en soit atteinte. Aussi ne saurions-nous trop conseiller de rechercher toujours chez le névropathe l'état de cette fonction. »

On a pu ranger les innombrables formes de névroses en deux grandes catégories : neurasthénie et hystérie. Cette classification, arbitraire dans une certaine mesure, a l'avantage d'être simple.

Il s'en faut de beaucoup que la neurasthénie soit acceptée par tous comme une névrose, c'est-à-dire comme une maladie d'origine purement psychique. Beaucoup d'auteurs lui ont cherché une cause organique et on est frappé de la multiplicité des théories proposées : théorie génitale, théorie vasomotrice, de la dyscrasie acide, de la déminéralisation, des troubles nutritifs, de la cholémie, de la ptose viscérale, théorie cérébelleuse, théorie thyroïdienne, etc... Toutes ces théories se rangent sous deux notions : intoxication ou épuisement. La première ne répond pas à la totalité des faits ; la seconde qui fait intervenir le surmenage intellectuel ne paraît admissible que quand ce surmenage est accompagné d'inquiétude, c'est-à-dire d'émotion ou de préoccupation et la tendance qui prévaut actuellement est de considérer la neurasthénie comme une névrose vraie.

Pour l'hystérie, il n'y eut jamais de grande difficulté à y voir une maladie d'ordre psychique. En réalité, hystérie et neurasthénie sont deux façons de réagir pathologiquement au choc psychique, deux façons qui s'opposent presque en tous points.

L'accident neurasthénique ne suit pas immédiatement l'émotion. Il n'apparaît qu'à la longue et progressivement, plutôt comme le résultat de la préoccupation consécutive à l'émotion. Le neurasthénique est surtout frappé moralement. Sa maladie résulte d'une impuissance à s'adapter à la cause émotive continue et comporte un effort d'adaptation. Il n'en est pas de même dans l'hystérie qui est une réaction immédiate, une espèce d'inhibition sans aucune lutte pour s'adapter avec un état moral extrêmement peu modifié ; cliniquement, le malade paraît indifférent à tout ce qui lui arrive.

Il faut distinguer dans l'hystérie la crise proprement dite et les symptomes. Entre la syncope émotive à laquelle tout le monde est plus ou moins sujet et la crise hystérique la plus compliquée, il n'y a qu'une différence de degré. La crise est une décharge émotive qui peut n'apparaître qu'une fois dans la vie d'un sujet. Les accidents hystériques consistent surtout en anesthésies, paralysies, contractures. Ceux-ci diffèrent profondément de ceux du neurasthénique. Le neurasthénique est un anxieux à qui la sensation d'angoisse suggère l'idée d'avoir une maladie organique, qui se préoccupe de son état et qui en arrive à réaliser les symptomes auxquels il pense. L'hystérique est un inhibé, absolument passif, qui paraît avoir subi une dissociation comme si certains organes étaient soustraits au contrôle de la volonté, ou même à la conscience. Un hystérique atteint de paraplégie parait réellement avoir oublié qu'il avait des membres et il témoigne une indifférence étonnante à son état comme s'il ne songeait aucunement à ce qui lui manque, On dirait que dans les accidents de ce genre, le conscient perd son pouvoir d'agir sur une partie déterminée de l'organisme et que celle-ci dirigée par l'inconscient tend à continuer indéfiniment le fonctionnement suggéré par l'émotion.

Une femme présente par exemple une contracture du bras droit survenue subitement alors que, dans un mouvement de colère, elle voulait frapper son mari ; une jeune fille a les membres inférieurs contracturés en adduction et cela à la suite d'une tentative de viol dont elle a été l'objet. La malade continue indéfiniment le geste commencé. Il est tout à fait remarquable que les symptomes hystériques, dans leur localisation ne correspondent à aucune détermination physiologique comme le territoire d'un nerf, le champ d'action d'un muscle, mais seulement à une détermination intellectuelle comme un geste, un segment du corps.

Il existe aussi, entre l'hystérie et la neurasthénie ainsi définies, une différence considérable dans la mentalité du sujet. Le neurasthénique est un émotif qui prend les choses à cœur, qui vibre trop intensément et

qui lutte avec une volonté très grande, mais son accès d'activité et d'efforts le rend précisément très vulnérable : se dépensant sans compter, il finit par succomber épuisé et vaincu mais toujours tendu pour la lutte. Chez lui, la volonté consciente est en conflit aigu avec le sentiment inconscient : il y a un effort inefficace de refoulement. Chez l'hystérique, au contraire, c'est l'émotivité physique qui l'emporte et qui retentit sur le psychisme. Le malade est instable, mal lié, incoordonné, éparpillé, avec une mentalité infantile et changeante ; l'inconscient déborde de toutes parts sur le conscient. Il s'abandonne à son émotivité, à sa sensibilité instinctive : l'inconscient tend à empiéter sur le conscient.

En définitive, hystérie et neurasthénie peuvent servir d'étiquettes à deux modes — actif et passif — de réaction nevrotique. Les mêmes causes psychiques orienteront l'individu dans une voie ou dans l'autre selon son tempérament individuel. Le neurasthénique tend à se surmener dans des efforts du conscient contre l'inconscient ; le choc psychique déterminera chez lui une fixation pathologique de l'attention et de la volonté ; il en arrivera à créer activement les symptomes auxquels il croit. L'hystérique tend à abandonner la lutte du conscient contre l'inconscient ; le choc émotif aboutit chez lui à une dissociation comme pour soustraire une partie de lui-même à sa conscience et à sa volonté et dans cette zone l'inconscient continue indéfiniment la réaction commencée. L'hystérique est donc avant tout suggestible et passif.

Que la névrose soit active ou passive, neurasthénique ou hystérique, elle nécessite, pour être déclanchée, un quantum donné d'émotion qui diffère grandement selon les individus. Ici la plupart des médecins cherchent à expliquer les tempéraments individuels par des considérations plus ou moins organiques portant sur l'hérédité, la fatigue, la déminéralisation, l'intoxication, les troubles endocriniens, en somme sur tous les obstacles matériels qui peuvent empêcher la volonté consciente de réaliser son action et son contrôle. La psychanalyse a montré qu'il fallait chercher surtout la cause de cette aptitude morbide dans une sensibilisation psychique antérieure qui aurait pour ainsi dire armé très tôt le mécanisme de la névrose, avant qu'un choc approprié n'en produise le déclanchement. Et ceci conduit la plupart du temps à chercher les déterminantes qui ont opéré dès l'enfance, au moment où se façonne pour ainsi dire l'instinct inconscient, avant la maturation des facultés conscientes et ceci est d'une extrême importance au point de vue thérapeutique.

La névrose étant comprise comme un conflit entre le conscient et l'inconscient, toute la thérapeutique doit viser à apaiser ce conflit et, mieux encore, à le résoudre. La suggestion, surtout applicable aux hystériques, renforce l'élément conscient, lui apporte un renfort étranger dans la lutte qu'il doit soutenir ; ce procédé peut faire disparaître le symptome névrotique mais il laisse subsister le conflit intérieur, avec

la souffrance morale qu'il comporte. La Psychothérapie ordinaire, qui consiste à raisonner le malade, à diriger les lueurs de sa conscience sur ses tendances inconscientes, peut aussi donner quelques résultats, sans résoudre le conflit intérieur, puisque les couches profondes de l'inconscient resteront à jamais ensevelies dans l'ombre, comme un feu qui couve sous la cendre. On a imaginé certains procédés pour recréer l'émotion de déclanchement et par ce moyen, le faire digérer en quelque sorte au contrôle conscient. Une mise en scène appropriée rappelle au malade le choc psychologique qui est à l'origine de la névrose et ainsi ont pu être obtenues des guérisons assez nombreuses, car, comme le dit fort justement Dejerine, « une émotion qui est jugée, qui est intégrée dans le domaine de la conscience acquise, par cela même n'est plus une émotion » ; elle cesse d'agir comme telle, et le symptome névrotique secondaire disparaît : *Sublata causa, tollitur effectus.*

Mais tous ces procédés sont extrêmement difficiles à appliquer. La suggesiton n'est possible qu'avec un nombre restreint de sujets ; la psychothérapie est la plupart du temps inefficace, faute d'avoir pu découvrir, par un interrogatoire direct et une confession volontaire, une cause qui est le plus souvent oubliée, refoulée dans l'inconscient et par conséquent inaccessible à l'exploration directe. Enfin, même quand ces procédés ont donné une guérison, ils n'ont agi que sur un déclanchement de la névrose, mais le malade reste sensibilisé et exposé à de nouveaux déclanchements pour peu que les luttes et les tracas de la vie recommencent pour lui : l'herbe est coupée mais la racine reste enfouie dans le sol et n'attend qu'une occasion favorable pour produire de nouvelles pousses. Rarement, de telles guérisons sont définitives. On ne saurait trop insister sur la difficulté qu'elles présentent ; le conscient et l'inconscient sont comme des pôles d'aimant qui se repoussent et qu'il est difficile d'amener au contact pour peu qu'ils aient été dissociés. C'est pourquoi, la plupart du temps, le malade ne veut pas guérir. Il n'y tient pas vraiment, malgré ses protestations parce que la névrose est une solution boiteuse, mais une solution tout de même, un compromis en un mot, qu'il a réalisé au prix d'efforts plus ou moins considérables. Il finit par aimer son état comme sa propre création et cela d'autant plus qu'elle répond non seulement à l'émotion qui l'a déclanchée, mais à la sensibilisation initiale qui lui a ouvert la voie. La névrose devient, dans le monde imaginaire, puéril, fermé, où elle se réfugie une source de jouissances amères d'un goût particulier et rare et c'est pourquoi il ne faut compter, la plupart du temps, sur aucun effort du malade vers la guérison.

Sous réserve des indications d'âge, d'ancienneté, etc... la psychanalyse constitue le traitement de choix des névroses. Les moyens indirects dont elle dispose pour dépister les mécanismes inconscients (association d'idées, rêves, etc.) sont, pour un praticien expérimenté, d'une pénétration singulièrement profonde dans l'inconscient.

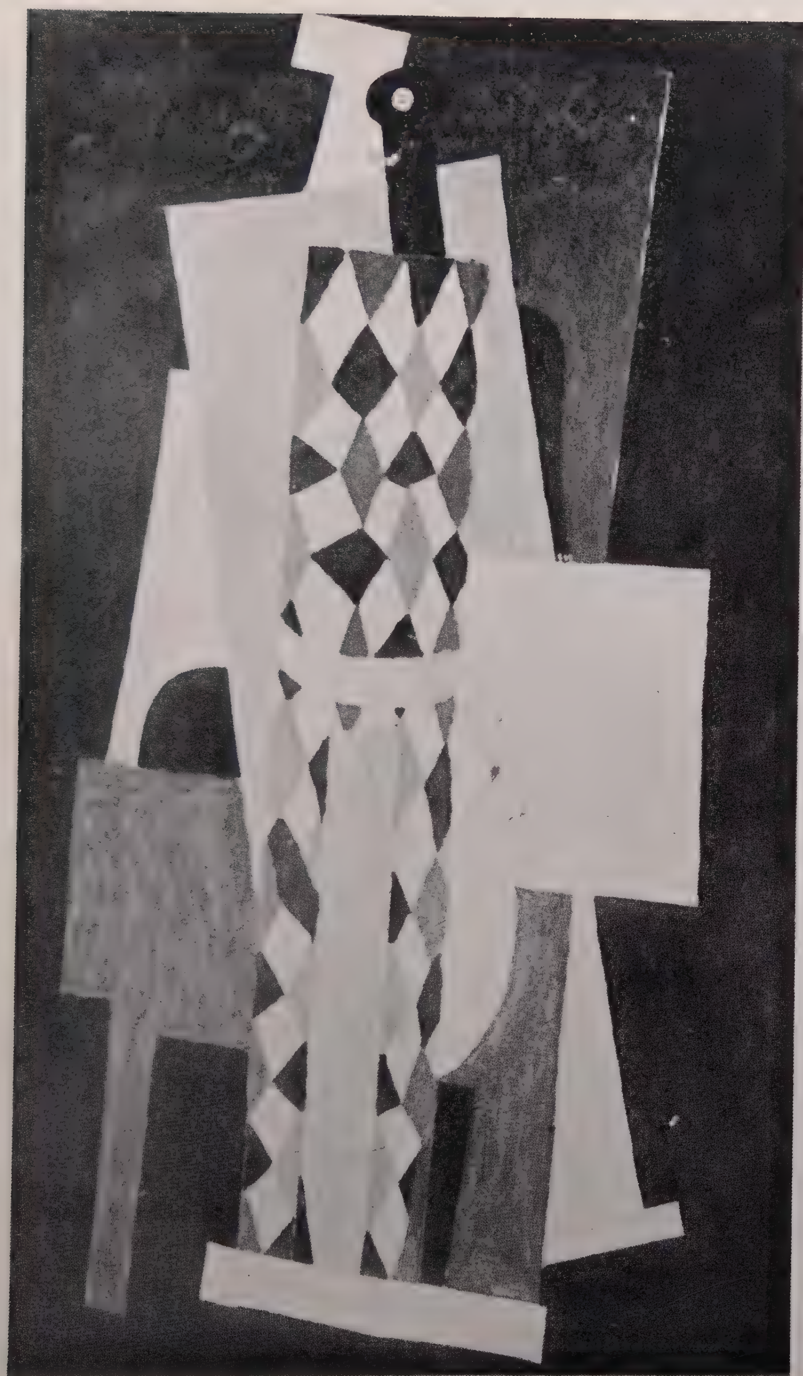
Elle ne fait pas appel à la sincérité du sujet, ni à sa volonté, ni à son désir de guérir, mais reconstitue indirectement le mécanisme psychologique du conflit à la manière du juge d'instruction qui examine les lieux du crime sans tenir compte des récits de l'inculpé, et qui en tire ses conclusions. Elle permet de remonter bien au delà de l'émotion de déclanchement et jusqu'aux émotions préalables de sensibilisation qui se sont généralement produites dans l'enfance ; en cela, elle assure une éradication complète.

Pour la psychanalyse, l'investigation se confond avec le traitement, car il suffit qu'un élément inconscient soit présenté au contrôle du conscient pour qu'il perde immédiatement toute puissance nocive. Ceci est un fait d'expérience et c'est une des choses les plus remarquables de la pratique psychanalytique que de voir les symptomes névrotiques s'atténuer et disparaître au fur et à mesure que sont dévoilées au malade leurs déterminantes jusque-là inconscientes. Le conscient sent d'ordinaire très facilement la réalité de ce qui lui est présenté et l'admet, mais ceci ne va pas sans une obscure souffrance, comme si l'inconscient se défendait contre cette exploration de lui-même poussant le malade à trouver des raisons détournées pour interrompre l'analyse ; c'est le phénomène dit des *résistances*. La technique psychanalytique est donc d'un maniement assez délicat mais on peut dire qu'elle marque un progrès considérable dans la thérapeutique des névroses.

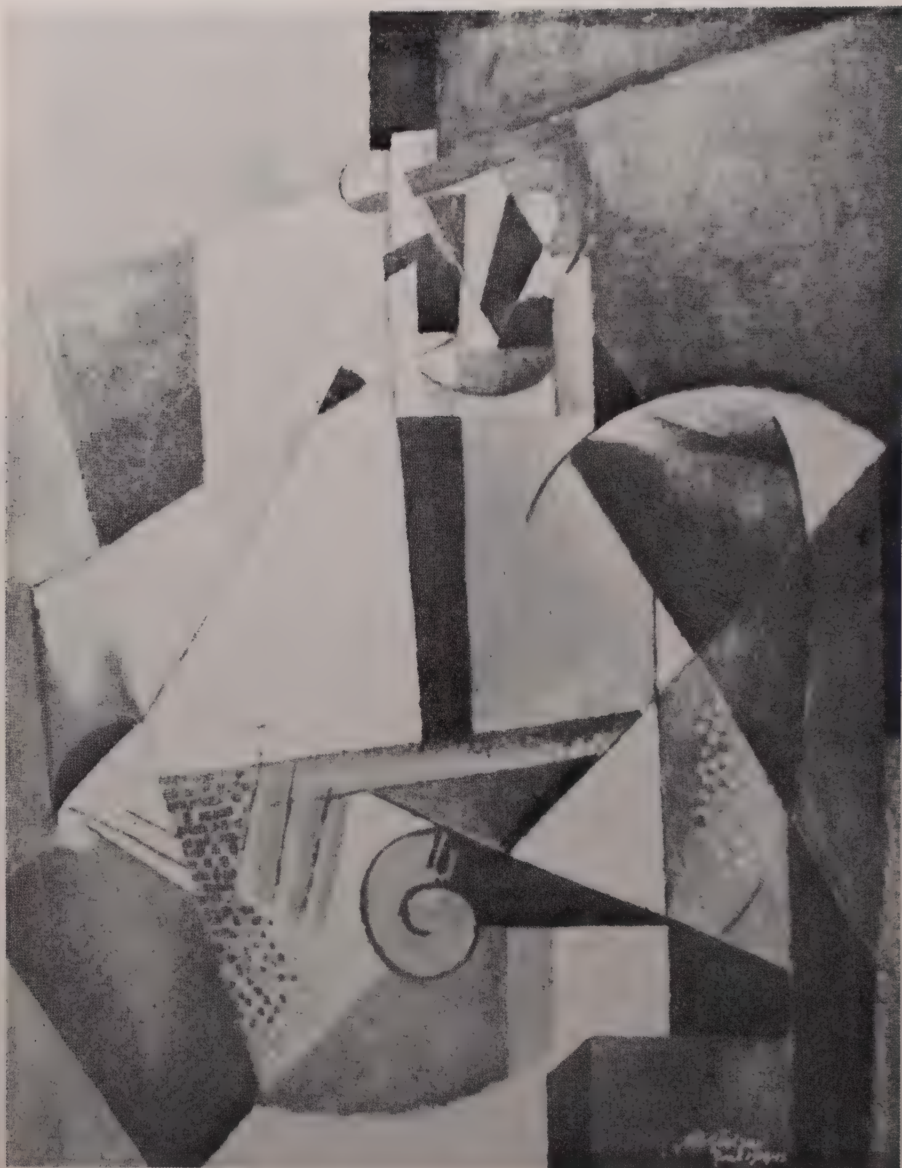
Dr R. Allendy.



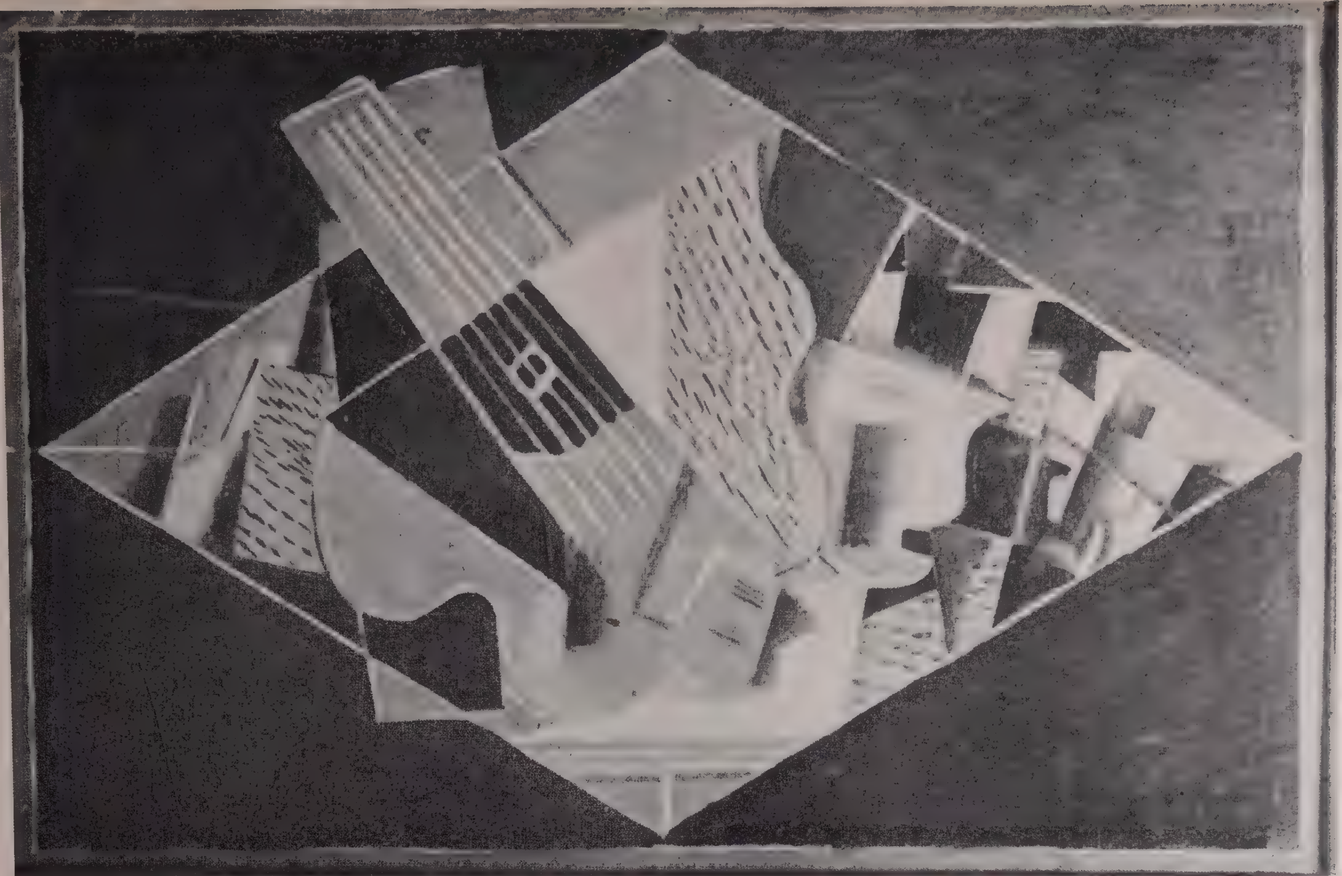
MARCOUSSIS



*PICASSO* 1916 COLLECTION ROSENBERG



*ALBERT GLEIZES* 1914-1915



*BRAQUE* 1917 COLLECTION LÉONCE ROSENBERG



*METZINGER* 1912

Collection Léonce Rosenberg




*LÉGER* 1918 Collection Léonce Rosenberg




*ARCHIPENKO* 1919




*SÉVERINI* 1918 — Collection Léonce Rosenberg



*JUAN GRIS* 1918 COLLECTION LÉONCE ROSENBERG

*par Ozenfant et Jeanneret*

# LE CUBISME

## DEUXIÈME ÉPOQUE

### 1912-1918

Malgré les rires du public et sa conviction (subsistant encore) qu'il était en face d'une mystification, le monde des artistes était profondément remué et crut percevoir enfin une orientation assurée venant heureusement apporter des certitudes, un système susceptible de résoudre les troublantes questions qui faisaient pierre d'achoppement depuis si longtemps. Comme toujours les maîtres, c'est-à-dire ceux qui ont cherché avec la puissance de leur intuition et les lumières d'une science profonde, ceux qui, en vérité ont tout connu et ont tout créé ayant su tout sacrifier, seuls apportent des solutions ; la foule des élèves, souvent des suiveurs, aveuglée par son admiration même ou par cette confiance peu critique qui va naturellement où semble poindre la réussite, ne fait qu'adopter une formule, des manières de procéder, en un mot elle ne fait qu'épouser des apparences ; un beau jour la poule ayant avidement couvé l'œuf qu'elle n'avait pas pondu, voit naître un canard et s'enfuit épouvantée.

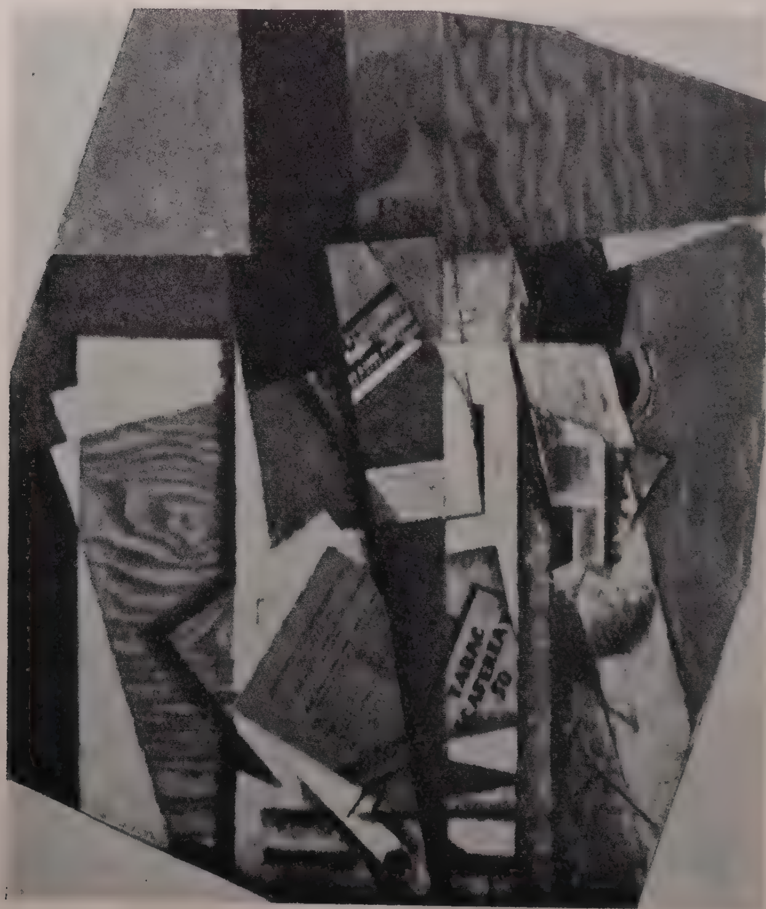
C'est ainsi que se développera pendant plusieurs années une production intensive de peinture d'apparence cubiste ; puis petit à petit, à ces moments fatals de crise où l'idée pure, s'enchevêtre dans mille difficultés contraires, on s'aperçoit que la salle se vide et que d'innombrables disciples sans conviction s'embarquent dans quelque nouveau bateau plus confortable, peint de frais ou repeint à neuf.

C'est ainsi que se fait la sélection de ceux qui ont quelque chose à dire et de ceux qui, n'ayant rien à dire, se contentent de se donner l'illusion d'être nouveaux en imitant les œuvres qui les séduisent : il ne font que chanter mal la chanson du jour.

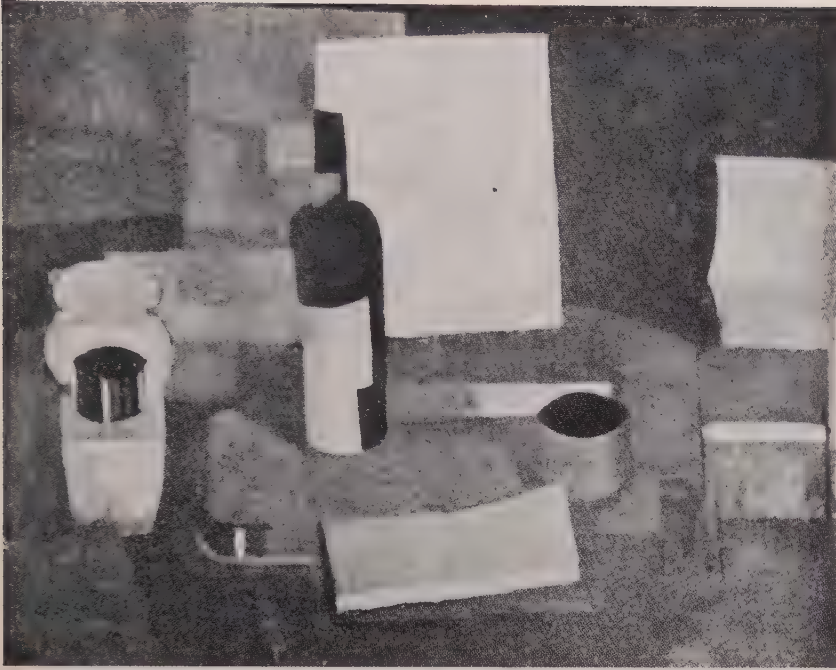
Les vrais créateurs ne suivent pas la mode : ils la font. Ils ne font d'ailleurs pas la mode exprès ; c'est la qualité d'une œuvre qui porte à l'admiration, la signale et la fait imiter. Le vrai artiste apporte quelque chose ; c'est le seul qui reste, et celui-là seul ; au fond, le verdict sur invention et contrefaçon en matière d'art se rend vite, et ce verdict est impitoyable pour ceux dont l'invention a été nulle.

Ainsi donc, les formules révolutionnaires proposées par les grands initiateurs de 1911 cueillirent áu passage quantité de jeunes qui en toute bonne foi en étaient à passer cette crise que chacun traverse, où ayant décidé d'être peintre et ayant déjà beaucoup appris, où l'on se sent beaucoup de choses nouvelles et vivantes à dire, mais que l'on ne sait comment transmettre, où n'ayant derrière soi que des moyens usés, on cherche des moyens frais capables d'exprimer purement.

Aussi vit-on en très peu de temps affluer ces chercheurs de filons, heureux de sentir enfin sur leur boussole anxieuse les effets stabilisateurs d'un pôle magnétique. Cette fois-ci le public sceptique se trouve en



*MARCOUSSIS* 1913.



*LA FRESNAYE* 1914.

face d'un fait incontestable : le ralliement en masse autour d'une idée. Au milieu de cette masse forcément hétéroclite, de vrais artistes traçaient leurs sillons, pas toujours parallèles les uns aux autres, mais tous dirigés dans un même secteur et jalonnant ainsi de quelques véritables chefs-d'œuvre les divers chemins d'une peinture en total renouvellement.

Il y a une chose à préciser ici : quand nous disons que la peinture est en plein renouvellement, nous n'impliquons pas que les grandes œuvres passées puissent être privées d'intérêt au profit des œuvres nouvelles : les chefs-d'œuvre anciens, témoignages de façons de sentir ou de penser passées continuent cependant à nous émouvoir ; c'est que nos sens de perception n'ont pas changé et que leur excitation a toujours le don de nous intéresser. Mais quelque chose se transforme au cours des âges, c'est notre note psychologique et intellectuelle ; nos besoins sont différents de ceux d'un homme de la Renaissance, et nous n'avons en nous ni le goût, ni le moyen de recréer une œuvre de cette époque. C'est ici que se mesure l'extrême complexité des conditions qui constituent un être moral et par conséquent la note de ses besoins ; les époques se suivent et chacune s'occupe à satisfaire des appétits définis ; il y a satiété, page tournée et par conséquent nouveaux appétits à satisfaire. C'est pourquoi l'art a des mobiles chaque fois différents et toujours neufs, tou-



*HERBIN* 1917.

jours différemment conditionnés par le fait social. C'est pourquoi les aspects successifs de l'art sont divers et pourquoi, à l'issue d'une période aussi bouleversée que celle qui vient d'être vécue, l'art prend des aspects nouveaux.

Les arts d'aujourd'hui, même si l'on admet les à-coups et les divergences, sont simplement et rigoureusement le témoignage de l'état actuel des esprits ; une époque qui nous apparaît hétéroclite est en vérité une unité, mais ce n'est jamais qu'avec le recul du temps qu'elle apparaît dans son unité. Cette unité pressentie par les artistes, dont c'est précisément le rôle, se trouve exprimée par eux comme à leur insu, tant les conditions de leur création se trouvent déterminées par la masse autoritaire du fait présent.

Le public, étant donné son manque d'entraînement au libre arbitre, base la tournure de ses jugements sur une manière de code des



*HAYDEN* 1918.

valeurs établies, donc périmées ; d'autre part, n'étant pas tenu à cette constante gymnastique de mise au point, il ne juge jamais que retrospectivement et s'insurge toujours contre tout ce qui ne coïncide pas avec un fait passé ou l'apparence d'un fait présent.

L'un des éloges que l'on puisse faire aux cubistes, c'est précisément d'avoir eu la liberté et l'invention nécessaires, pour chercher hors de la facilité de toutes les formules existantes, l'expression d'un sentiment d'époque nouveau parce que normal.

***

Une civilisation dépend de son état général en travail d'action et de réaction avec certains individus particulièrement organisés, qui en sont les chefs et les ordonnateurs. Ces hommes singuliers surgisssent à certaines heures imprévisibles, ont ce don d'apporter des solutions

de génie souvent, par des voies parfois inattendues, aux situations troubles qui sont les conséquences des états de crise où des aspirations nouvelles se heurtent au mur des traditions.

Il est certain que lorsque les passions polémiques se sont éteintes, on discernera dans cet amas d'efforts et de solutions proposées, des traits de génie qui désignent des issues depuis longtemps cherchées. Aussi en 1912, après cette unanimité d'idées et de moyens presque totale, le débat se porte sur le cas individuel, là où se forment et se développent vraiment les valeurs.

La première période cubiste (1912) a abouti à un art quasi impersonnel, mais d'un degré si hautain, (avec sa limitation austère, ascétique des moyens) qu'il ne put être maintenu par ses propres auteurs sollicités par l'abondance, la multiplicité des sentiments particuliers, par le besoin d'épancher des confidences, dispersés par les goûts particuliers, les expressions instantanées et par une attirance vers des états plus familiers, plus près de la vie quotidienne, de son intimité et de ses émois, un impressionnisme renouvelé.

Chacun alors, apporte avec fécondité toute espèce d'inventions de valeur égale ; on s'aventure dans toutes les directions ouvertes désormais : liberté de techniques, liberté de sujet, afflux joyeux de thèmes



*LAURENS*
COLLECTION LÉONCE ROSENBERG 1918.

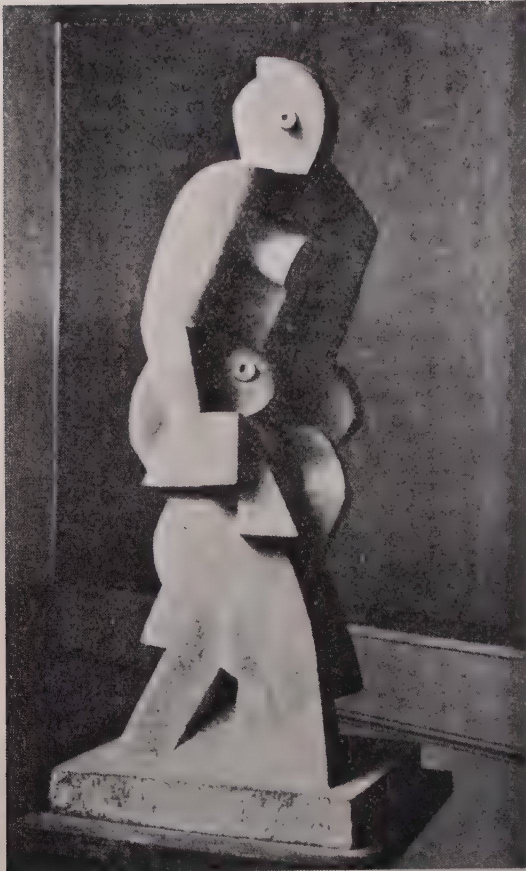
repêchés par une optique nouvelle, avide, clairvoyante, enthousiaste, frondeuse, paradoxale. On joue au tire-pipe, on va à la Foire de Neuilly, on découvre le jeu de cartes et le cornet à dés, le bistro et le peintre d'enseignes. Partout c'est la joie de la découverte. Le génie créateur de ces lyriques projette une poésie toute fraîche sur ces humbles objets jusqu'ici méprisés et qui apparaissent comme de magnifiques éléments plastiques. Dans nombre de ces œuvres, d'une extraordinaire plasticité et souvent de la plus grande dignité, on se laisse aller à se délasser dans le coq à l'âne et le calembour (Si quelques uns restent bien sur la corde raide, que de chutes alentour, que de disparitions totales et définitives !).

Multipliant encore les aspects de plus en plus différenciés et individualisés des œuvres nouvelles, les nationalités apportent leur couleur locale, espagnole, Ile-de-France, russe, italienne, etc...

Le Cubisme parti du fauvisme, a atteint un état de grandeur quasi-hiératique, puis devient un art d'expression individuelle. Les grands inventeurs sont actuellement individualisés à l'extrême et indiscutés. Les imitateurs ont fui devant les premiers coups de fusil ; les coups de fusil ont été tirés par certains marchands de tableaux inquiets pour leurs stocks impressionnistes et décidés à ressaisir par une campagne ardente un public hésitant. Excellente affaire pour la peinture : l'hostilité est revenue et c'est dans le danger qu'on reconnaît les bonnes troupes.



*LHOTE* L'ESPRIT ET LA MATIÈRE 1918.



*LIPCHITZ* 1917

L'idée se poursuit. Bien entendu, la peinture d'aujourd'hui ou de demain n'aura pas l'aspect des premières œuvres cubistes, mais l'orientation est donnée et l'on est en droit de croire en vertu de ces bases à la possibilité d'une grande époque d'art. Chaque époque a produit des œuvres aimables ; mais peu d'époques des œuvres vraiment hautes. Nous croyons qu'après le laborieux débat de la peinture depuis un siècle, un grand art sera un jour possible.

# 1925

EXPO.

ARTS. DÉCO.

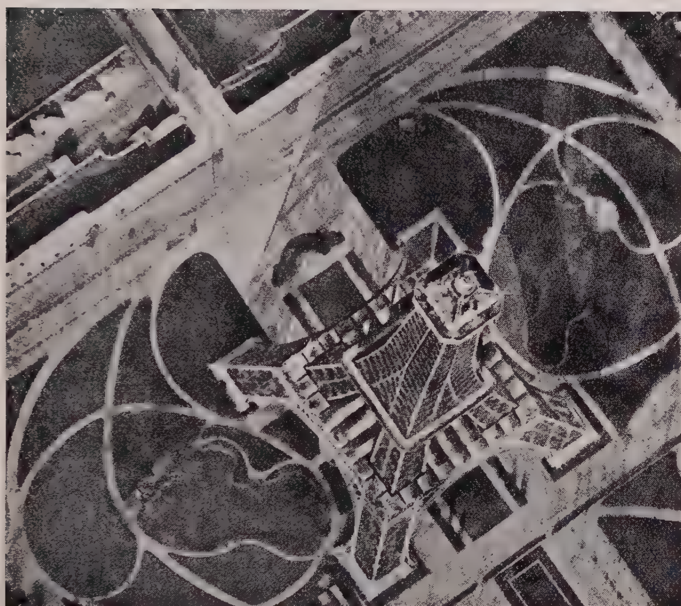


Photo Stavba.

7

# L'ART DÉCORATIF D'AUJOURD'HUI

L'Art décoratif d'Aujourd'hui ! Vais-je m'enfoncer dans le paradoxe ? un paradoxe qui n'est qu'apparent. Rassembler sous cette rubrique

tout ce qui est exempt de décor, et faire l'apologie de ce qui est banal, indifférent, dépourvu *d'intentions d'art*, inviter les yeux et l'esprit à se complaire en telle compagnie et à peut-être s'insurger contre l'arabesque, la tache, la rumeur bruyante des couleurs et des ornements, à ignorer toute une production parfois talentueuse, à passer par dessus une activité parfois désintéressée, parfois idéaliste, à mésestimer l'effort de tant d'écoles, de tant de maîtres, de tant d'élèves, et penser de cela : « ils sont aussi gênants que des moustiques ». En arriver à cette impasse *l'art décoratif moderne n'a pas de décor* ! N'en avons-nous pas le droit ? L'examen peut nous le confirmer, le paradoxe n'est pas dans le fait, il est dans le mot. Pourquoi appeler ces choses qui nous occupent présentement : *art décoratif* ? Voilà le paradoxe ; pourquoi appeler *art décoratif* des chaises, des bouteilles, des paniers, des chaussures, tous objets utiles, *des outils*. Paradoxe de faire de l'art avec des outils. Entendons-nous. Je dis paradoxe de faire de l'art décoratif avec des outils. Faire de l'art avec des outils, tient, si nous nous rallions au Larousse qui veut que l' *ART* soit *l'application des connaissances à la réalisation d'une conception*. Alors oui. Et nous voici appliqués à mettre toutes nos connaissances à l'exécution parfaite d'un outil : savoir, habileté, rendement, économie, précision, somme des connaissances. Bon outil, excellent outil, le meilleur outil. Nous voici dans *la fabrication*, dans l'industrie ; nous sommes à la recherche d'un standard, nous sommes loin du cas personnel, arbitraire, fantaisiste, loufoque ; nous sommes dans la norme humaine et nous créons des objets-types.



**Voisin « Sport ».**



Turbines de Brown Boveri.

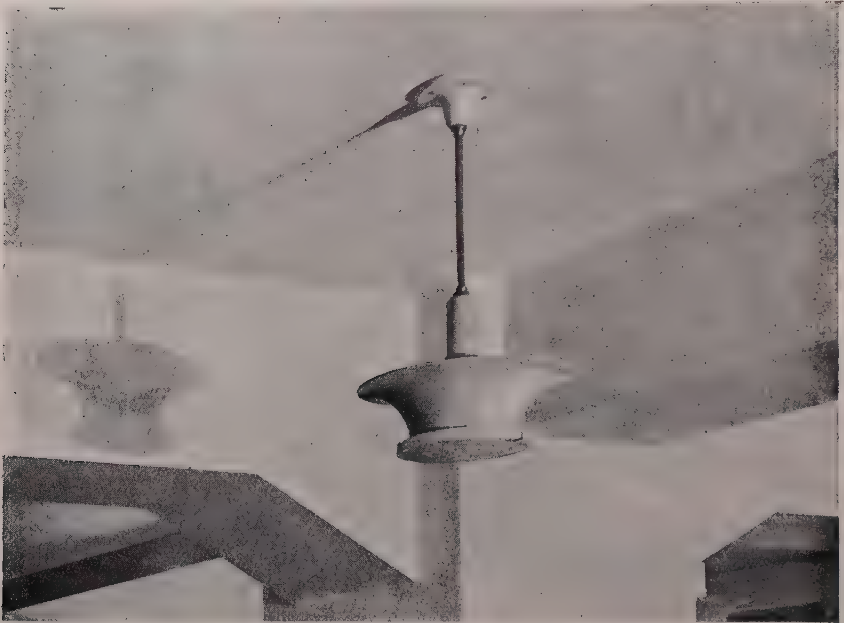
Le paradoxe est donc bien dans la terminologie.

Mais on affirme que le décor est nécessaire à notre existence. Rectifions : l'art nous est nécessaire ; c'est-à-dire, une passion désintéressée qui nous élève. Décor, bariolage, divertissement agréable au sauvage. (Et je ne doute pas qu'il soit excellent de conserver intacte en soi une petite portion de sauvage, — une petite.) Or au xxe siècle, nous avons développé beaucoup notre jugement et nous avons haussé le niveau de notre esprit. Nos besoins spirituels sont autres et des zones supérieures à celles du décor nous offrent des sensations conformes. Il semble juste d'affirmer : *plus un peuple se cultive, plus le décor disparaît.* (Ce doit être Loos qui l'a si nettement écrit.)

Pour voir clair, il suffit donc de bien faire la part des sensations désintéressées et celle des besoins utilitaires. Les besoins utilitaires requièrent l'outillage, perfectionné en *tout* comme une certaine perfection s'est manifestée dans l'industrie. C'est alors le programme magnifique de *l'art décoratif*. (Quel terme impropre, décidément !)

Le déclanchement des sensations élevées est dévolu à la proportion

qui est une mathématique sensible et que fournissent plus particulièrement l'architecture (1), le tableau et la sculpture, œuvres sans utilité immédiate, désintéressées, exceptionnelles, œuvres qui sont les formations plastiques dans lesquelles s'insère une passion, la passion d'un homme, — le drame multiforme qui nous arrête, nous secoue, nous remue, nous émeut (2). Encore et toujours, il y a hiérarchie. L'heure existe du travail dans laquelle on s'use, et l'heure aussi de la méditation dans laquelle l'on reprend de la hauteur et l'on retrouve le diapason. Il ne faut pas tout mêler ; nous ne sommes plus à une époque de dilettantisme, mais à une heure dure et épique, grave et violente, pressée et productive, féconde et économique. Tout se classe ; le travail et la méditation.



Appareil d'éclairage First National Company-Détroit.

Les classes aussi se classent : ceux qui luttent pour le morceau de pain, ont l'idéal d'un simple logis décent (et ils adoreront voir le mobilier le plus toquard, Henri II et Louis XV qui leur donnera la sensation

1. L'architecture commence là ou le calcul finit.
2. Et bien entendu le mobilier peut nous ramener à l'architecture et nous verrons, remplaçant le décor, surgir l'architecture.

de richesse — idéal primaire). Et ceux qui possèdent assez pour pouvoir et devoir penser (et ils aspireront à la sagesse de Diogène).

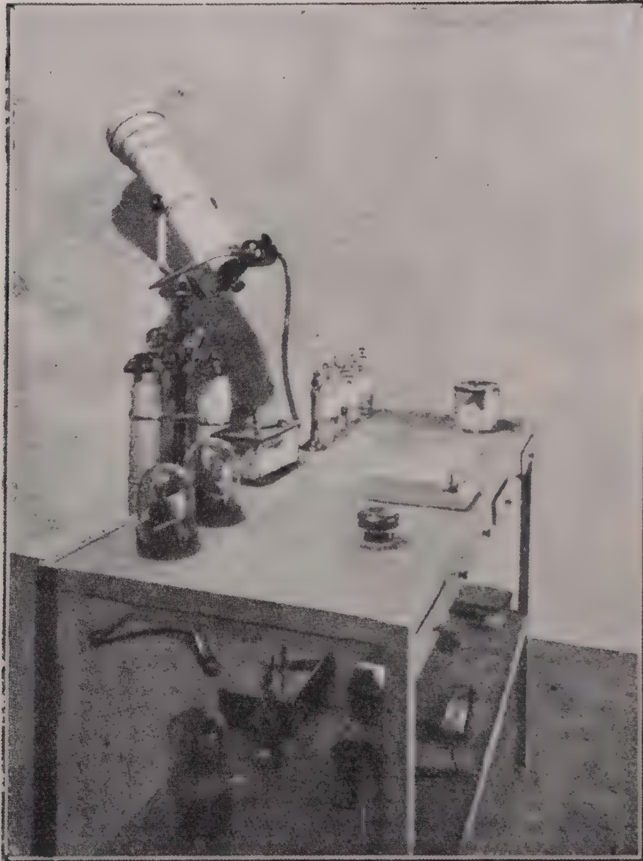
***

Autrefois, l'objet décoré était rare et coûteux. Aujourd'hui il est innombrable et bon marché. Autrefois l'objet simple était innombrable et bon marché ; aujourd'hui il est rare et cher. Autrefois l'objet décoré était un élément de parade : l'assiette de famille du paysan qu'on mettait au mur et le gilet brodé des jours de fête ; les ustentiles d'épate des princes. Aujourd'hui l'objet décoré inonde les rayons des Grands Magasins ; il se vend bon marché aux midinettes. S'il se vend bon mar-



« La Tortue » Paris.

ché, c'est parce qu'il est mal fabriqué et que le décor cache les tares de fabrication et la mauvaise qualité des matières employées : le décor camoufle. Les manufactures ont avantage à payer un décorateur pour camoufler les défauts des produits fabriqués, dissimuler la pauvreté des matières et pour distraire l'œil de ces tares en lui offrant les ragoûts épicés des orfèvreries rutilantes et des symphonies hurlantes. La camelote est toujours décorée et surabondamment ; l'objet de luxe est bien



Cabinet de dentiste du Dr B.

57.B-107. VIOLONS d'études 1/2 45.», 49.» 95. »
3/4 . . 85. » et 95. » | 4/4 . . 49.» 85 »
Copie Stradivarius ou Amati . . 130. » et 230. »
Archet, signé Darte ou Deblaye 35. » et 55. »
Etui . 42. » et 55. » | Housses . 42. »,
Violoncelles copie Guarvarius ou Stradivarius. 630. »

Copie Italienne ou Paolo.

57.B-108. MANDOLINES rondes. 55. » 130. »
Mandolines plates. 90. ». 130. » et 225. »

56.B-106.
BANJOS anglais.
avec étui 275. »
(Pouvent etre fournis
a 4 cordes ou à 8 cordes.) Sans étui . 200. »
Petit modele 135. » 190. » 205. »
NOUVELLE MANDOLINE BANJOLINE
caisse de résonnance. . . . . . 265. »

57.B-103. DIFFUSORS PATHE
façon chêne verni.

3962. BATEAUX
à voiles, quille
bois plombé, garantis navigables.

Articles de bazar.

fait, net et propre, pur et sain, et sa nudité en révèle la bienfacture. L'industrie nous vaut cet important renversement des choses : un poêle de fonte débordant de décor coûte moins qu'un uni ; dans les rinceaux serrés et mouvementés, les *pailles* de la fonte ne se voient pas. Et ainsi de suite. Prenez un calicot et inondez-le de couleur ; la machine à imprimer le couvre instantanément des décors les plus à la mode (par exemple, la copie des mantilles espagnoles, des broderies bulgares, des soieries ds Téhéran, etc.) et l'on peut sans grands frais doubler le prix de vente.

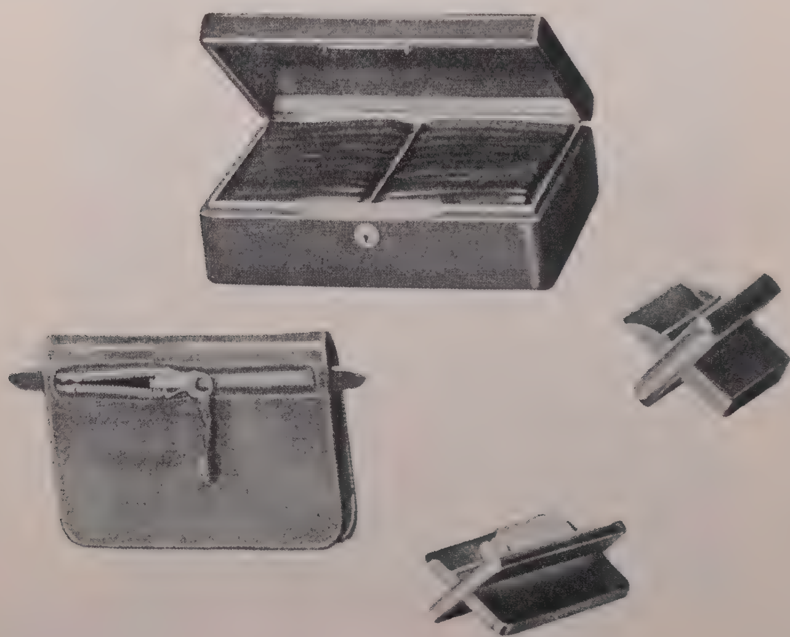


**City-National-Bank de Tuscaloosa. U.-S.**

Je suis bien d'accord que c'est parfois charmant, et gai, et midinette à souhait, et je souhaite que cela dure : ça fait printemps ! Mais cette richesse de surface si elle est étendue sans discernement sur absolument tout, devient répugnante et scandaleuse ; cela sent le faux et la belle santé gaie de la midinette dans sa robe de cretonne fleurie, devient basse pourriture au milieu des salamandres renaissance, des tables à fumer turques, des parapluies japonais, des vases de nuit ou bidets en Lunéville ou en Rouen, des papiers peints tonitruants à la Martine, des parfums façon Bichara, des abat-jour façon lupanar, des coussins

forme potiron, des divans où s'étalent les lamés d'or et d'argent, les velours noirs avec flocs de Grand Turc, des carpettes avec corbeilles de fleurs et colombes entrebaisées, des linoléums imprimés de rubans Louis XVI. La belle petite bergère midinette en cretonne fleurie, fraîche comme un printemps, semble dans ce bazar, quelque apparition écœurante de ces vitrines à costumes historiques des musées ethnographiques.

Non seulement cet afflux de fausse richesse est malpropre, mais surtout et avant tout, cet esprit de décorer tout autour de soi est un esprit faux, une abominable petite perversion. Je retourne le tableau ; la bergère midinette est dans une gentille chambre claire et limpide, mur



Ad. Hermes — Paris.

blanc, bonne chaise de paille ou de Thonet ; table du bazar de l'Hôtel-de-Ville (tradition Louis XIII, très belle table) peinte au ripolin. Une bonne lampe bien astiquée, de la vaisselle de porcelaine blanche ; et sur la table on s'aperçoit que trois tulipes dans un vase, sont une présence princière. C'est sain, net, décent. Et pour faire gentil, il suffit de si peu !

***

Certes, l'art décoratif moderne des décorateurs se propose un autre objet et il est juste de constater que le tableau ci-dessus ne peint que la

vulgarisation éhontée d'intentions beaucoup plus intéressantes. C'est alors que recherchant la ligne directrice de ces intentions, nous arriverons à l'impasse de l'art décoratif ; nous arriverons à l'art décoratif sans décor. Et nous constaterons que cet art sans décor n'est pas fait par des artistes, mais par l'industrie anonyme qui suit sa route aérée et limpide de l'économie.

La ligne directrice des décorateurs à intentions nobles est de satisfaire aux joies de vivre d'une clientèle cultivée. Par l'effet des modes, des campagnes livresques, des efforts assidus de toute une génération de décorateurs, celle-ci a vu ses goûts fortement éveillés par les choses de l'art Il existe aujourd'hui un vif intérêt esthétique et le goût d'un



Ad Hermes — Paris.

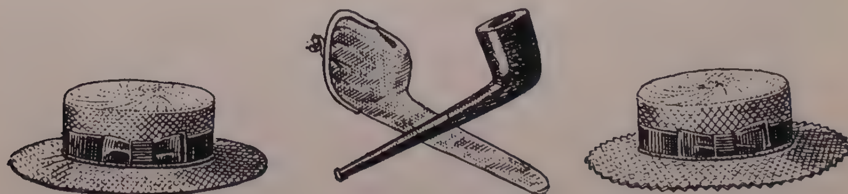
art contemporain répondant à des exigences infiniment plus raffinées et à un esprit neuf. Donc une évolution caractéristique vers des tendances d'esprit nouveau ; l'expérience du décor d'art, faite depuis 1900 à la guerre, a montré l'impasse du décor et la fragilité d'une conception prétendant faire de nos outils des objets sentimentaux, des objets exprimant des états d'âme individuels. On s'est insurgé contre cette présence importune et l'on s'y dérobe. De jour en jour, par contre, on a recensé parmi la production industrielle, les objets de parfaite convenance, parfaitement utiles et dont un luxe véritable et qui flatte notre esprit se dégage de l'élégance de leur conception, de la pureté de leur exécution et de l'efficacité de leurs services. Ils sont si bien mis au point, qu'on les sent harmonieux et cette harmonie suffit à nous combler.



City-National-Bank de Tuscaloosa. U.-S.

L'on vient alors à se demander, s'étant décillé et s'étant défait du bagage romantique et ruskinien qui avait fait notre éducation, si ces objets nouveaux ne sont pas de ceux qui peuvent nous convenir et si cette perfection rationnelle et cette détermination précise, particulières à chacun d'eux ne créent pas entre eux les liens suffisants d'une solidarité, pour qu'il soit permis de leur reconnaître un *style* !

On a vu que se débarrassant de tout souvenir et de toute attache traditionnelle, on avait apporté à leur création une rigueur rationnelle rassurante. Le choix de leur matière tout d'abord n'avait été dicté que par des raisons de solidité, de légèreté, d'économie, de durée ; ainsi souvent,



Articles de série



City-National-Bank de Turcaloosa. U.-S.

un objet exécuté en bois depuis des siècles, était-il adapté au métal, au fer, tels les meubles de bureau dont on exigeait une précision de mécanisme toute nouvelle. Ainsi le fauteuil Voltaire qui devenait une tout autre machine à s'asseoir, lorsqu'il fut exécuté en cuir.

Comme conséquence de cette appropriation à une nouvelle matière, la structure fut transformée et parfois radicalement ; des formes nouvelles longtemps nous heurtèrent et, règle fatale, provoquèrent un vio-



Saderne-Paris.



Verrerie et faïence du commerce,

dent retour *nationaliste* (lire régionaliste), appel à l'artisanat opposé à la machine considérée comme l'hydre moderne. Stérile réaction : on ne remonte pas le courant et la machine qui travaille purement et exactement, dissipe dès aujourd'hui, ce reflux anachronique. Laissons s'éteindre doucement une ou deux générations élevées dans la religion de la patine et du « tour de main ». Les jeunes générations naissent à le lumière nouvelle et vont naturellement et d'enthousiasme, aux vérités simples. Je rappelle qu'une ampoule électrique, lorsqu'elle sera un jour



Peugeot. — 1er prix au concours d'élégance d'Hyère.

tout bonnement *pesée* dans l'atelier de dessin d'une entreprise de lustrerie d'art, pèsera de ses 50 grammes dans la balance qui jugera de la destinée de ces industries vouées à la disparition ; la firme technique remplacera la firme d'art : c'est écrit.

Ainsi à mesure que des matières nouvelles et des formes neuves étaient impérativement introduites dans les industries d'art décoratif par le dieu tout puissant du prix de revient et de l'efficacité, des esprits alertes et curieux notaient au passage les lois de constance qui dictaient la formation de ces objets neufs. Ces lois de constance affectaient tou-

tes choses d'un l'indice commun et la sécurité qu'elles apportaient à l'esprit, constituait les bases d'un sentiment neuf de l'harmonie.

Nous arrêtant pour réfléchir sur le cas, nous sommes conduits à admettre que point n'est besoin d'attendre davantage d'objets utiles.

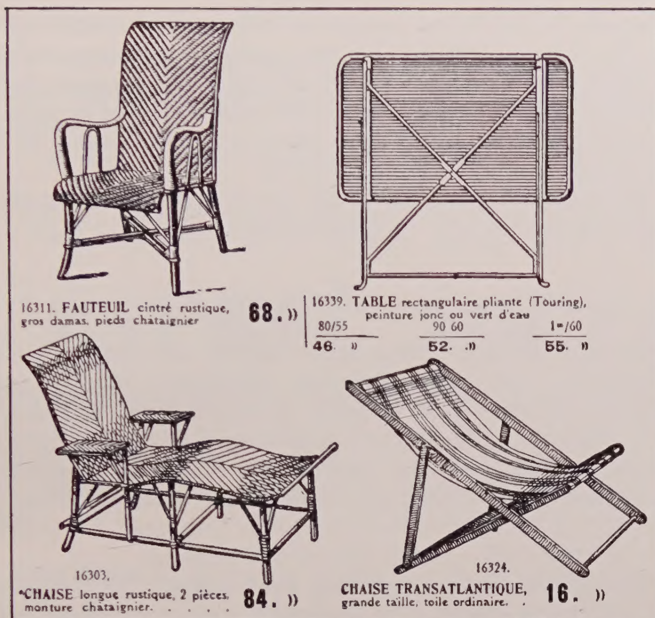
Sans révolution de barricades, sans coups de feu, mais par une simple évolution accélérée par le rythme rapide de l'époque, nous voyons l'art décoratif à son déclin et notons que la presqu' hystérique ruée de ces dernières années vers le décor quasi-orgiaque n'est que le dernier spasme d'une mort prévisible.

Devant ces évidences successives et consécutives, le bon sens refoulait la tendance au luxe, inapte à nous convenir. La dernière ligne de repli que l'on ait enregistrée, est cette dévotion aux *belles matières*



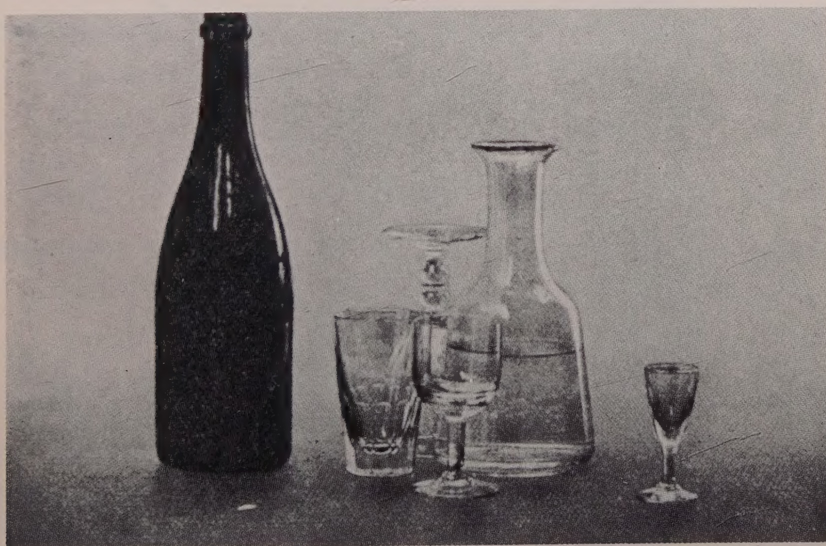
Meubles d'acier « Or'mo ».

qui conduit à un véritable byzantinisme. L'ultime retranchement du faste est dans les marbres polis aux veinures inquiétantes, dans des placages de bois rares qui nous stupéfient autant que des colibris, dans les pâtes de verre, les laques qui ont pris aux Mandarins *leurs excès* et en font le point de départ d'aspirations artificielles. La Préfecture de Police simultanément s'est mise à la chasse des vendeurs de coco. Tout cela se tient : des nerfs détraqués d'après-guerre et un sang enfiévré, aiment à se glacer au contact de ces matières inhumaines qui nous tiennent à distance ; elles nous donneraient bien par ailleurs une tranche subtile du miracle naturel ; mais une gangue d'améthyste sciée et polie ou un cristal de roche posé sur ma table de travail, est un témoin aussi éloquent et bien plus confortable, des géométries étincelantes qui nous ravissent et qu'avec joie nous retrouvons dans le phénomène naturel.




Articles des Grands-Magasins

Lorsqu'il nous advient de pénétrer dans l'un de ces sanctuaires troubles où s'allument tant de reflets sournois parmi les marbres noirs ou



Verrerie du commerce.

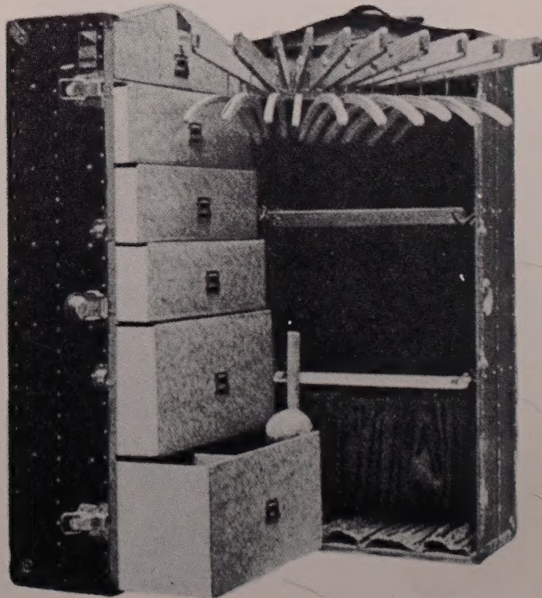
blancs, les ors ou les laques rougies ou bleues, un malaise nous prend, une angoisse : on voudrait sortir d'un repaire, se sauver vers l'air libre, ou s'asseoir rassuré et confiant dans telle cellule du couvent de Fiesole, ou plus bonnement encore, se mettre à travailler dans tel superbe bureau d'usine moderne, rectiligne et clair, peint de ripolin blanc, où règnent l'activité saine et un optimisme laborieux.

La religion des belles matières n'est encore que spasme dernier d'une agonie.

***

En ces années écoulées, nous avons assisté aux étapes successives de l'événement : avec la construction métallique, la *dissociation du décor et de la structure*. Puis la mode *d'accuser la construction*, indice d'une formation nouvelle. Puis l'éblouissement devant *la nature*, révélant le désir de retrouver (par quel bizarre détour d'application !) les lois d'un *organisme*. Puis la toquade du *simple*, première prise de contact avec les vérités de la mécanique nous ramenant au bon sens et instinctive manifestation d'une esthétique d'époque.

On peut nouer la gerbe : un déclic dans l'esprit, un classement, et viendra l'expression libérée d'un sentiment normal des choses de notre existence qui discrimine celles intensivement pratiques du travail, de celles intensément libres, vivantes et idéales de l'esprit.



**Malle Innovation.**

DARANTIERE, *impr.*, Dijon. *Le Gérant :* Jean BUDRY.